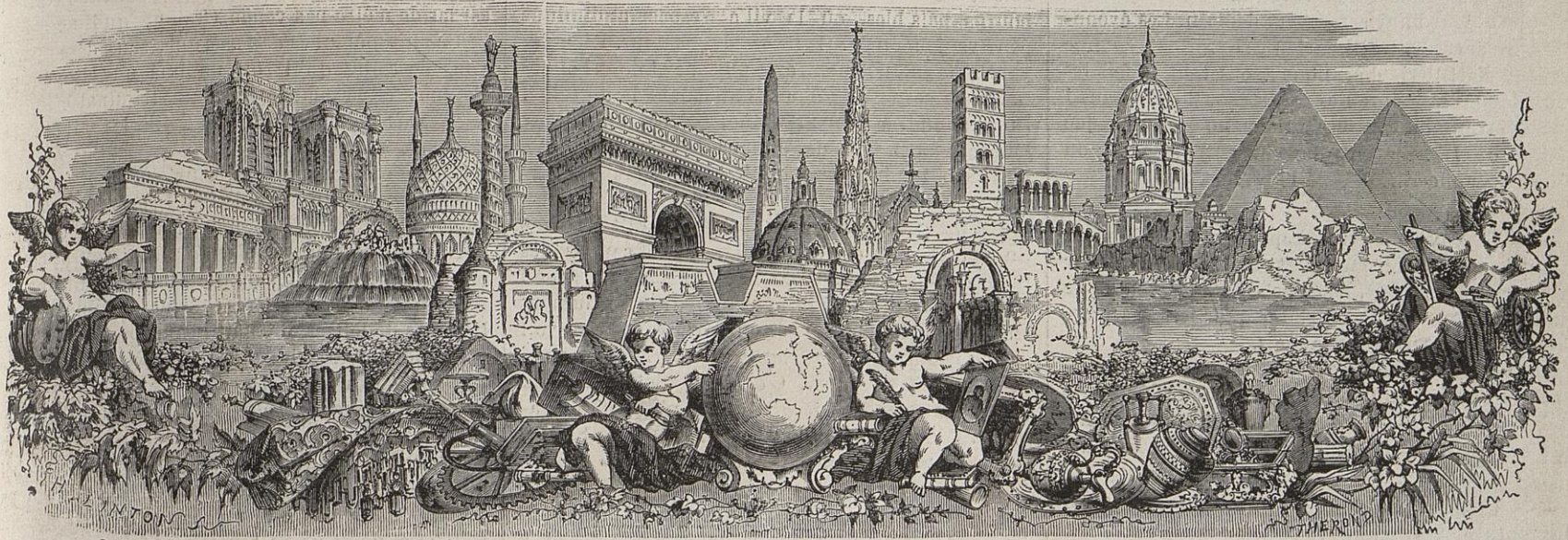


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 202 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

45<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 731. — 15 Avril 1871

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



PARIS. — L'archevêque de Paris à l'ex-préfecture de police. — (D'après le croquis de M. Slom.)

## COURRIER DE PARIS

— Où est l'actualité? quelle est l'actualité? Ce qui s'est passé hier a déjà vingt ans de date; ce qui se passe aujourd'hui sera vieux demain. Les événements se succèdent, se heurtent, se croisent, comme ces feux d'artillerie dont nous avons tant de fois les yeux désolés et les oreilles meurtries. Il se fait aussi une épouvantable consommation d'hommes. Chaque matin, on regarde avec terreur autour de soi; on n'ose se compter.... — Ah! l'horrible temps!

— Le pavé de Paris appartient actuellement à tout le monde. Chacun peut choisir sur le trottoir la place qui lui plaît, s'y installer et y vendre ce qu'il veut. Cela donne à certains quartiers des physionomies de marché hollandais.

Les saltimbanques ont reparu en quantité innombrable. Toute une famille de danseurs de corde a établi son domicile et s'exerce du matin au soir sur la place du Théâtre-Français, balancier en main.

— Courbet l'a décidé : il y aura une exposition de peinture et de sculpture cette année.

Courbet a raison. Les artistes doivent réunir tous leurs efforts pour essayer de sauver l'art, ou tout au moins de lui faire traverser cette tourmente.

L'exposition aura lieu à la fin de juin, au Palais de l'Industrie ou ailleurs, je ne sais plus au juste, bien que j'aie assisté à une réunion, présidée par Courbet, où cette question d'emplacement a été longuement débattue. Mais, pour moi, l'intérêt de la réunion était Courbet lui-même.

Ce n'est pas le premier venu, Gustave Courbet, quoiqu'il ambitionne de faire de la peinture et de la politique en sabots. Son talent, — surtout son talent de paysagiste, — est universellement reconnu. Lorsqu'il se trompe, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour, il ne se trompe pas comme tout le monde. Il peut choquer, agacer, révolter, — il n'ennuie pas.

Ainsi de l'homme. Qu'on se figure un Hercule paysan. L'œil est fin et interrogateur, mais la voix est câline, mesurée; la bouche riante.

Par le despotisme et l'exclusivisme de quelques-unes de ses théories, par ses bouffés d'orgueil, par ses foucades enfin, Gustave Courbet fait songer à David, au David de quatre-vingt-treize. Comme David, il rêve la destruction des écoles, le renversement des académies, l'abolition des titres.

David avait Marat pour ami, pour exemple, pour idole; — Courbet a Proudhon.

Il y a de bonnes choses dans la proclamation qu'il a adressée à ses confrères; il y a même des choses sages. Jugez-en :

« Aujourd'hui j'en appelle aux artistes, j'en appelle à leur intelligence, à leur sentiment, à leur reconnaissance; Paris les a nourris comme une mère et leur a donné leur génie. Les artistes, à cette heure, doivent, par tous leurs efforts (c'est une dette d'honneur), concourir à la reconstitution de son état moral et au rétablissement des arts, qui sont sa fortune. Par conséquent, il est de toute urgence de rouvrir les musées et de songer sérieusement à une exposition prochaine; que chacun dès à présent se mette à l'œuvre, et les artistes des nations amies répondront à notre appel. »

Bravo! général Courbet!

— Voici un moyen mnémotechnique de retenir les noms des douze mois républicains :

*Germinal* me verra caresser ma Lisette;  
*Floréal*, de bouquets orner sa collerette;  
*Prairial*, la mener sur de riantes gazons;  
*Messidor*, avec elle achever mes moissons;  
*Thermidor*, près des eaux détacher sa ceinture;  
*Fructidor*, lui servir la pêche la plus mûre;  
*Vendémiaire*, enivrer ses esprits amoureux,  
*Brumaire*, sous un voile abriter ses cheveux;  
*Frimaire*, au coin du feu la déclarer vestale;  
*Nivôse*, à sa blancheur offrir une rivale;  
*Pluviose*, pour elle affronter les torrents.  
Et *Venôse*, braver les sombres ouragans.

— M. Alphonse Daudet a voulu visiter le « jardin de la rue des Rosiers. »

« Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie doucereuse! — dit-il; lorsque après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut, derrière les moulins de Montmartre, et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province dans un de ces faubourgs paisibles, où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornettes frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siège a rendue presque pittoresque en en faisant une ruine.

« A mesure qu'on avance, la rue s'élargit, s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux; puis, sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle me laisse entrer... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe. Ce coupe-gorge est né d'un vaudeville!... »

Daudet décrit ensuite scrupuleusement la maison, les pièces du rez-de-chaussée, tapissées de papier à fleurs, où le Comité central a tenu ses séances pendant quelque temps.

« Je descends les trois marches qui mènent au jardin, vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites, séparés par des treillages verts, avec des portes qui sonnent... La colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, sans une feuille, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vautour. Une grille en fer court derrière en guise de muraille, et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usine.

« Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression. Le temps est doux, le ciel est clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant. Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant... Seul, un grand mur noir, troué par les balles, et dont la crête est toute émietlée, se lève comme un témoin.

Je ne suivrai pas plus loin Alphonse Daudet; je ne veux pas raviver un douloureux souvenir.... »

— La création d'un jury d'accusation a reporté mes souvenirs vers les premiers temps du Tribunal révolutionnaire.

Ce fut quelques jours après les événements du 10 août 1792, qu'il fut institué, sur les énergiques réclamations de la Commune. L'Assemblée nationale avait cependant essayé de résister. « Citoyens, — avait dit Brissot, — garde-vous de frapper vos ennemis avec le glaive du despotisme! Un peuple libre veut et doit être juste jusque dans ses vengeances. On vous dit que les tyrans érigent des commissions et des chambres ardentes; et c'est précisément parce qu'ils se conduisent ainsi que vous devez abhorrer ces formes arbitraires. »

Mais l'avis de Brissot ne prévalut que pendant quarante huit heures. Des émissaires de la Commune se répandirent dans les principaux quartiers et firent courir le bruit qu'on voulait acquitter les Suisses. Au nombre de ces orateurs qui joignaient à leur exaltation une grande vigueur de poumons, on remarquait Théophile Mandar, petit homme de bizarre tournure, de bizarre figure et de bizarre esprit. A ceux qui le plaisantaient sur l'exiguïté de sa taille, il avait l'habitude de répondre fièrement et en se redressant : « Il n'y a rien de si petit que l'étingelle! » Théophile Mandar exerçait beaucoup d'influence sur les Jacobins des faubourgs par son énergie et originale façon; il était en outre vice-président de la section du Temple. Toutes ces considérations le firent distinguer de la Commune; l'orateur populaire n'était ni un homme de demi-mesure, ni un homme de demi-langage. Le 17, à

dix heures du matin, il pénétra seul dans l'enceinte Assemblée, vêtu plus pittoresquement que proprement; et, de sa voix de tonnerre qu'on s'étonnait d'entendre sortir d'un si faible corps, il proféra les paroles suivantes :

« — Je viens vous annoncer que ce soir, à minuit, le tocsin sonnera, la générale battra! Le peuple est las de n'être pas vengé. Craignez qu'il ne se fasse justice lui-même! Je demande que, sans désemparer, vous décrétiez qu'il soit nommé un citoyen par chaque section pour former un tribunal criminel. Je demande qu'au château des Tuileries soit établi ce tribunal. »

Chacune de ces phrases, courte et hautaine, avait retenti comme un coup de feu. Les représentants en demeurerent troublés. Quand il eut fini, il distribua gravement plusieurs copies de son discours; car j'ai oublié de dire que Théophile Mandar était une manière d'homme de lettres; — et, comme tous les hommes de lettres, il tenait beaucoup à ses phrases.

Choudieu le réprimanda très-dédaigneusement et très-catégoriquement :

« — Il y a une proclamation faite, dit-il; elle est suffisante. Tous ceux qui viennent crier ici ne sont pas les amis du peuple. Si l'on ne veut pas obéir aux décrets de l'Assemblée nationale, elle n'a pas besoin d'en faire. On veut établir un tribunal inquisitionnaire; je m'y oppose de toutes mes forces; je m'opposerai toujours à un tribunal qui disposerait arbitrairement de la vie des citoyens! »

La question se posait ouvertement. L'antagonisme entre l'Assemblée et la Commune apparaissait à nu. Celle-ci voulait peser sur celle-là; elle avait commencé par dire : *Je demande*; elle finissait par dire : *Je veux!* L'Assemblée laissa éclater sa colère et le ressentiment de son amour-propre froissé, et ce fut sur la tête de Théophile Mandar que l'orage fondit tout entier.

Thuriot monta à la tribune après Choudieu, et se montra plus explicite encore :

« — Il ne faut pas que quelques hommes viennent substituer ici leur volonté particulière à la volonté générale. Puisque dans ce moment on cherche à vous persuader qu'il se prépare un mouvement, une nouvelle insurrection; puisque dans ce moment où l'on devrait sentir que le besoin le plus pressant est celui de la réunion, on essaye encore d'agiter le peuple, je demande qu'il soit envoyé des commissaires dans les sections pour les rappeler au respect. J'aime la liberté, j'aime la Révolution; mais s'il fallait un crime pour l'assurer, j'aimerais mieux me poignarder! La Révolution n'est pas seulement pour la France, nous en sommes comptables à l'humanité. Il faut qu'un jour tous les peuples puissent bénir la Révolution française! »

Ah! c'étaient là de belles dispositions! c'étaient là de nobles principes! Les derniers efforts de ces hommes pour résister au courant qui va bientôt les entraîner, l'accent généreux et sincère de quelques-uns, leur répugnance et leur lenteur à punir, enfin les sentiments d'ordre moral qui les animent encore ont un caractère de dignité qu'on ne saurait méconnaître.

A la fin, l'Assemblée se sentit au bout de son courage et de sa volonté. Elle ne put tenir contre le flot envahissant des pétitionnaires de la Commune, et elle adopta un décret ainsi conçu :

« Il sera procédé à la formation d'un corps électoral pour nommer les membres d'un tribunal criminel destiné à juger les crimes commis dans la journée du 10 août courant, et autres crimes y relatifs, circonstances et dépendances.

« Ce tribunal, qui prononcera en dernier ressort, sans recours au tribunal de cassation, sera divisé en deux sections composées chacune de quatre juges, quatre suppléants, un accusateur public, deux greffiers, quatre commis greffiers, et d'un commissaire national nommé par le pouvoir exécutif provisoire, etc., etc. »

La Commune ne perdit pas une seconde. A peine le décret de l'Assemblée eut-il été rendu, que les quarante-huit sections désignèrent des électeurs pour procéder au choix des membres du nouveau tribunal. Dans la même nuit, ces électeurs se rassemblèrent à l'Hôtel-de-Ville et nommèrent les juges et les quatre-vingt-seize jurés, deux par section. C'étaient tous des membres de la Commune ou des

gens qui lui étaient dévoués corps et âme. Ils décidèrent que l'installation aurait lieu le lendemain au Palais de Justice, dans la grand'chambre du parlement.

La foule, prévenue la veille, était assez considérable. Le grand escalier était principalement couvert. Dans la langue d'alors, on appelait cette multitude : la *huaille*. Son patriotisme ne se manifestait, en effet, que par des huées; son enthousiasme ne procédait que par vociférations. Elle se croyait le peuple, comme se croit l'eau la vase qui monte des étangs battus.

On voulait donner et l'on donna une certaine pompe à cette cérémonie; on emprunta même des formes antiques. Chaque membre du tribunal fut tenu de monter sur une espèce d'estrade, et là de proférer ces mots en s'adressant à la foule :

— Peuple! je suis un tel, de telle section, demeurant dans telle rue, exerçant telle profession; avez-vous quelque reproche à me faire? Jugez-moi avant que j'aie le droit de juger les autres.

Après une minute d'attente, si personne n'élevait la voix, il descendait et faisait place à un autre.

— Ce serait bien peu connaître le caractère parisien que de croire qu'au milieu de nos désastres l'esprit de facétie ait pu perdre ses droits.

Voici ce que raconte un de nos confrères, entre deux éclats d'obus :

« Le comédien Laferrière est dans la jubilation ! Hier, il se présente à la gare du chemin de fer du Nord.

« — Citoyen, vous ne pouvez pas partir, lui dit le garde national de service.

« — Comment ! comment ! s'écrie l'éternel jeune premier ; et pourquoi ?

« — Parce que vous n'avez pas quarante ans...

« — Pas quarante ans ! dit Laferrière intérieurement flatté; allons donc ! vous ne savez donc pas qui je suis ?

« — Rentez chez vous, et prenez un fusil.

« — Mais je suis Laferrière, vous savez bien, Laferrière...

« — Ta, ta ! tout ça, c'est de la blague... et il n'en faut plus ! ajoute l'intraitable garde national. »

— Au coin d'une rue, une petite fille de six à sept ans, jolie comme un cœur, malgré ses haillons, s'égosille à m'offrir le *Père Duchêne*, en m'assurant qu'il est encore plus en colère aujourd'hui que les autres jours. Je cède aux instances de l'enfant, et j'achète son morceau de papier.

On m'affirme que ce pastiche, — dans lequel je n'avais flairé qu'une spéculation plus ou moins opportune, — est fait par des lettrés. Dans ce cas, ils poussent loin l'art du déguisement. Qu'ils aient des lecteurs, qu'ils rencontrent même des collectionneurs, cela ne me surprend pas ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'ils trouvent des approbateurs parmi leurs collègues de la presse... mieux embouchée. C'est pourtant ce qui arrive ; témoin l'étrange morceau suivant, où la réclame se colore des plus tendres nuances de l'idylle :

« Ainsi que dans la lande grise, aride, désolée par trois mois de gel et de froideur, on voit, au premier matin chaud de mars, s'épanouir les fleurettes mignonnes et, du sol gercé, jaillir la tige élancée, gracieuse des orchidées aux fleurs magiques et bizarres; de même, dans le champ morne de la presse obsidionale, on vit éclore tout à coup la frondaison touffue d'une presse nouvelle, jeune, vive en couleur, chaude de ton, franche d'allure. Je ne veux m'occuper, aujourd'hui, que du *Père Duchêne*.

« Parfois le botaniste, errant à travers la lande dont je parlais tout à l'heure, sent venir à lui, sur l'aile de la brise, une odeur prononcée de bouc. Un profane s'éloignerait avec dégoût, lui s'approche, car il sait que tout près, à l'abri d'un buisson de genêt ou de prunellier sauvage, il va trouver, fleurie, la plante qu'il est venu chercher de bien loin, le *satyrium hircinum*. Il sait aussi que cette orchidée n'a d'obscène que son parfum, que la fleur en est superbe, bien qu'étrange ; il sait aussi que le végétal est utile, que son bulbe est gonflé d'une féculé

nourrissante et savoureuse. J'ai fait comme le botaniste. Sans me laisser effrayer par le retentissement des b... et des f..., j'ai pris bravement le *Père Duchêne*, je l'ai lu, le souris aux lèvres et souvent la joie au cœur..... »

Signé : Henri Bellenger.

Et cet Henri Bellenger, qui sait assurément se servir d'une plume, consacre plusieurs fois par semaine ces tons charmants à la politique. Tout lui est occasion de paysage.

Ne cacherait-il pas un railleur sous sa peau de mouton ?

— A présent que la guillotine a vécu, et que les cendres des « bois de justice » sont dispersées aux quatre vents du ciel, on peut, sans inconvénient, faire l'historique de la hideuse machine.

« Avec mon instrument, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez point ! » Ainsi disait l'honnête et naïf docteur Guillotin à l'Assemblée nationale. Et tout aussitôt la chanson de célébrer l'invention sur l'air : *Quand la mer Rouge apparut* :

C'est un coup que l'on reçoit  
Avant qu'on s'en doute ;  
A peine on s'en aperçoit,  
Car on n'y voit goutte.  
Un certain ressort caché,  
Tout à coup étant lâché,  
Fait tomber, ber, ber,  
Fait sauter, ter, ter,  
Fait tomber, fait sauter,  
Fait voler la tête...  
C'est bien plus honnête !

Après une hésitation de plusieurs années, la mécanique du docteur était adoptée : « Le mode de décollation sera uniforme dans tout l'empire. Le corps du criminel sera couché sur le ventre entre deux poteaux barrés par le haut d'une traverse, d'où l'on fera tomber sur le col une hache convexe au moyen d'une déclique. Le dos de l'instrument sera assez fort et assez lourd pour agir efficacement, comme le mouton qui sert à enfoncer les pilotis et dont la force augmente en raison de la hauteur d'où il tombe. »

Cet arrêté fut rendu le 20 mars 1792. La machine inventée, il ne s'agissait plus que de la faire aller. Après l'avoir appliquée à deux ou trois criminels vulgaires, on la fit débiter en haute politique le 21 août de la même année. Elle devint l'exécutrice des arrêts de ce tribunal dont je viens de raconter la formation. La première tête qu'on lui jeta fut celle de Collenot d'Angremont, secrétaire de l'administration de la garde nationale séant à la Maison-Commune, accusé d'embauchage pour le compte de Médecis.

Médecis, c'était le surnom que Prud'homme, l'emphatique rédacteur des *Révolutions de Paris*, avait imaginé pour Marie-Antoinette.

Après une séance de trente-deux heures, sans désemparer, le jury prononça la peine de mort contre Collenot d'Angremont. Il ne fit qu'un pas du tribunal à la place du Carrousel où la guillotine était dressée depuis trois jours. Depuis trois jours, le peuple avait pu voir, en face des Tuileries, l'effrayant instrument attendant sa proie. L'exécution eut lieu à dix heures du soir, aux flambeaux; ce spectacle fut terrible. La foule était immense, mais muette; c'était la première fois qu'elle voyait appliquer la guillotine aux châtimens politiques. A partir de cette nuit-là, le couperet allait avoir une opinion.

Lorsque la tête de Collenot d'Angremont fut tombée, le bourreau fit mine de vouloir démolir et remporter son échafaud; mais il sentit une main s'appuyer sur son épaule : c'était celle de Manuel qui lui signifiait de la part de la Commune que la guillotine était déclarée en permanence.

Nous n'avons pas à compter les exécutions faites par la guillotine depuis 1792 jusqu'en 1870. Ce serait une trop lugubre tâche. Nous avons déclaré, en commençant, que nous ne parlerions que de l'instrument. Cet instrument eut une grande vogue à son origine : on avait trouvé d'assez gentilles métaphores pour le désigner : la *petite croisée*, le *rasoir national*; et les jours où l'on était bien gai, on dansait alentour. *Vive Sainte-Guillotinettes!* criaient-ils.

Il arriva maintes fois à Sanson de lâcher cinquante soixante fois en un jour le bouton de la nouvelle

machine. Ce Sanson était un homme vraiment habile. Il n'avait pas son pareil pour manier un échafaud : il le dressait et l'emmanchait; il posait les jumelles sans fil à plomb. Avec lui tout était en place, les traverses, les tenons, la barre, la déclique, la bascule; rien n'y manquait, et le mouton jouait à merveille dans sa rainure graissée.

Bientôt on ne suffit plus à fabriquer des guillotines; c'était Sanson qui présidait à leur confection et qui les expédiait dans les départements, après avoir numéroté lui-même chaque morceau et y avoir joint des instructions complémentaires écrites de sa propre main. Les commandes se succédaient avec une telle rapidité que souvent on n'avait pas le temps de les peindre à la belle couleur rouge.

A Paris, les femmes portèrent de petites guillotines en or à leurs oreilles; on grava des guillotines sur les cachets; tout fut bientôt à la guillotine; on se salua à la guillotine.

Il faut baisser le cou d'un brusque mouvement,  
Comme s'il allait choir... Tenez ! voici comment !

dit Ponsard dans le *Lion amoureux*. Barrère, qui conquist le surnom de *l'Anacréon de la guillotine*, avait proposé d'en élever une à sept fenêtres. Mais, en résumé, la guillotine resta ce qu'elle était et ce que nous l'avons connue de nos jours.

Ainsi donc, elle aura duré pendant quatre-vingts ans environ.

C'est beaucoup, c'est trop.

Ressuscitera-t-elle ?

On peut hardiment répondre : Non !

— Allons-nous revoir un théâtre révolutionnaire, dans le sens excessif et coloré du mot ?

Voici que les Menus-Plaisirs nous donnent un drame en six actes, intitulé : *le Jésuite*, — un titre bien fait pour exciter les curiosités passionnées.

Mais ce *Jésuite* n'est qu'un jésuite de la veille; ce drame n'est qu'un vieux drame de Victor Ducange et de Guilbert de Pixérécourt.

Qu'attendent donc nos auteurs pour travailler dans le neuf ?

Le *Jésuite* des Menus-Plaisirs a un nom bien joli : Judacín.

— En ce temps-ci, dans les nuits pleines d'angoisse, la fenêtre ouverte aux coups de canon, on prend un livre au hasard, on l'ouvre et l'on tombe sur une pensée semblable à celle-ci :

« De graves événements sont confiés souvent à de petits hommes, comme ces diamants que les joailliers de Paris donnent à porter à des gamins. »

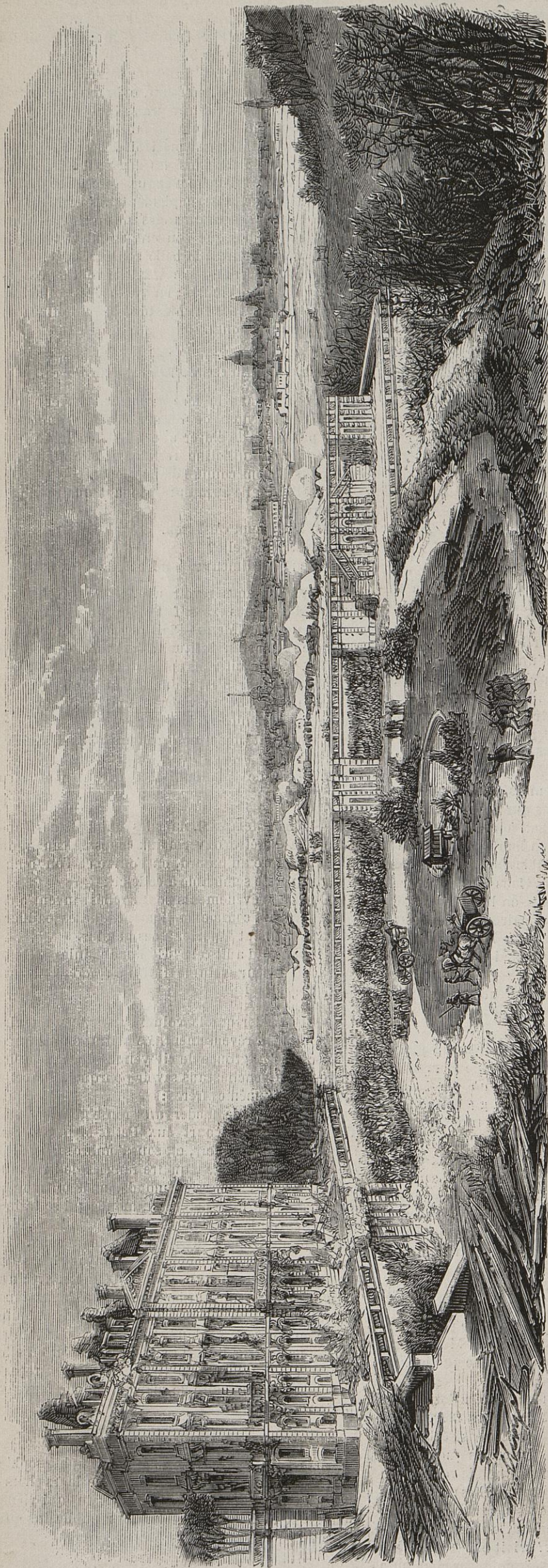
Qui est-ce qui a dit cela ? Edmond et Jules de Goncourt, dans leur volume intitulé : *Idees et sensations*.

— Puis, lorsque le volume a su vous retenir, on s'y attarde rêveusement. Le matin, on a lu une adresse d'un « groupe de citoyennes » ; et, le soir, on demeure penché, sans savoir pourquoi, sur cette page de deux mêmes frères :

« J'avais été demander un renseignement sur Théroigne de Méricourt aux Petits-Ménages. Six rangées de marronniers, et, sous l'ombre sans gaieté de leurs feuilles larges, quatre rangées de bancs de pierre. Sur ces bancs un monde, mais un monde qui remue et bruit à peine; un monde qui se traîne ou demeure, la tête baissée sur la poitrine, les mains prenant appui sur les nœuds des genoux. On voit passer des caricatures lentes, appuyant leurs pas de la béquille d'un vieux parapluie. D'autres, avec un grand abat-jour sur leur bonnet, sont abîmées dans un pliant... Une est seule, toute grande et toute droite, un nez de vautour, l'œil clair, une jambe croisée par dessus l'autre; elle paraît rouler en elle une de ces consciences de vieille femme qui repassent dans une mémoire de marbre une vie fauve et des jours rouges. »

— Un brave homme de moins !

Pierre Leroux s'est laissé mourir; la philosophie et la démocratie perdent en lui un de leurs champions les plus sincères. Les républicains qui viennent sauront-ils nous consoler des républicains qui partent ?



AU OUR DE PARIS. — La batterie et le château de Meudon occupés par l'armée de Versailles. — Journée du 4 avril. — (Dessin d'après nature par M. Clerget.)

### CHATILLON ET MEUDON

La journée du 3 avril a été certainement des plus sanglantes. C'est surtout par le service d'ambulance que l'on pourra connaître un jour avec quelque précision le nombre des victimes. Après être resté aux grand'gardes, aux avant-postes plus de trente heures occupés le plus souvent à des reconnaissances, à des rencontres fort périlleuses et même meurtrières, le plus grand nombre des gardes nationaux se laissaient choir accablés de fatigue, de faim et de soif.

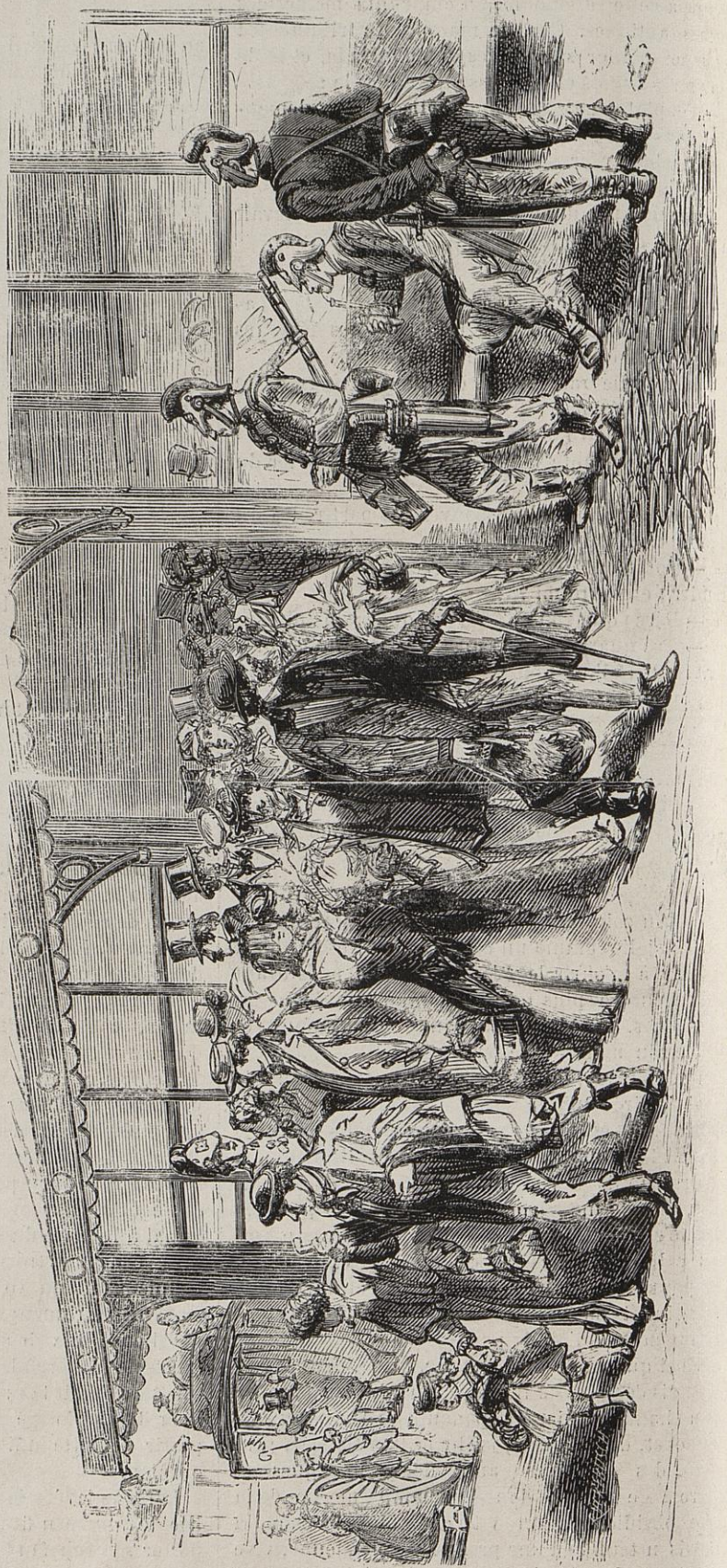
L'attaque du plateau de Châtillon a été l'occasion d'une panique terrible et qui a causé plus de mal aux gardes nationaux que les balles même de leurs adversaires. Dès que l'armée de Versailles s'est avan-

ce s'est emparé des gardes nationaux qui étaient là près de quarante mille, mal distribués, s'encombrant eux-mêmes de leurs masses qui s'entrechoquaient en désordre.

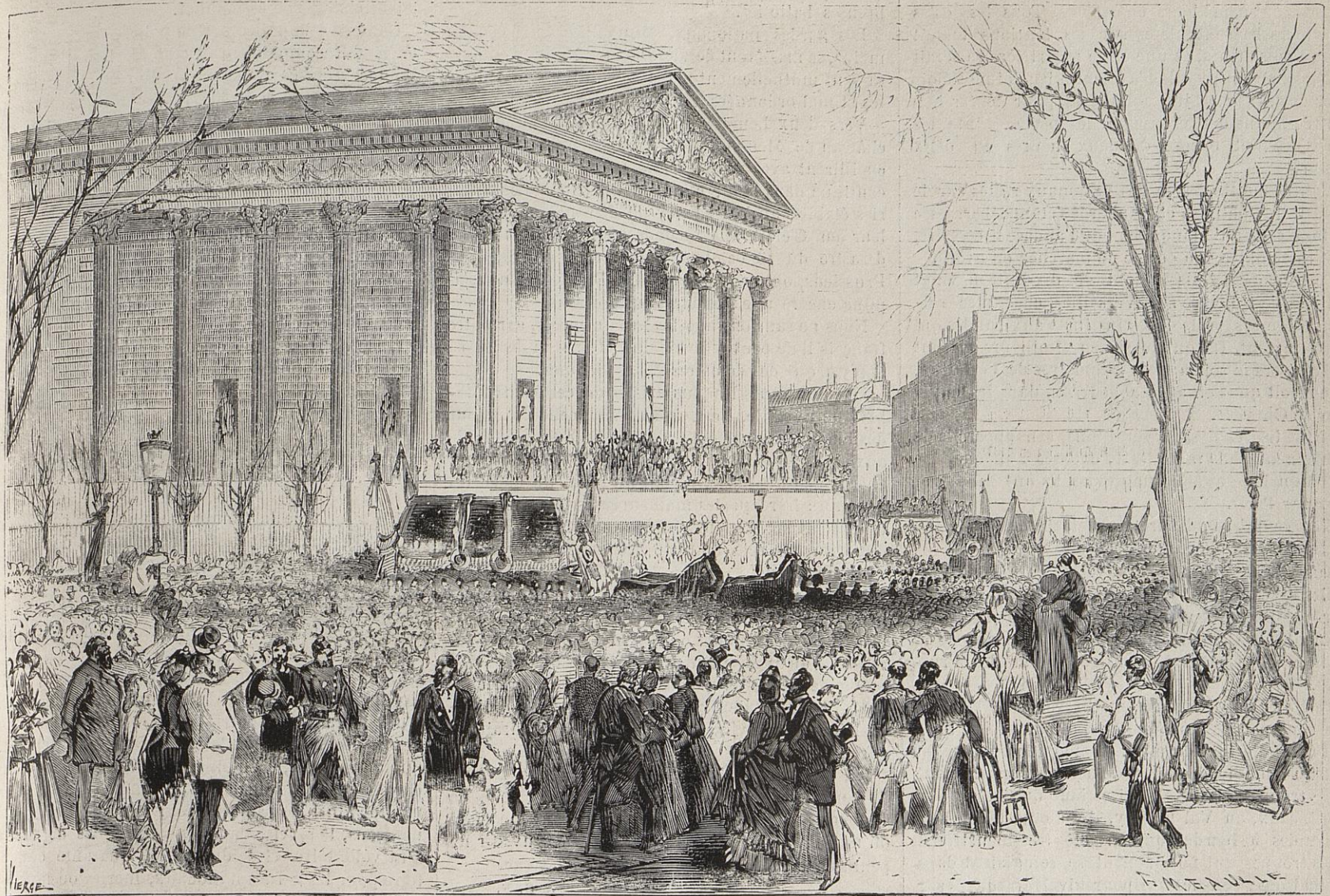
Des obus tombés çà et là, au milieu de ce chaos, ont provoqué une fuite d'au moins la moitié des hommes présents. Fous de terreur, ces hommes se sont rejetés de tous côtés vers Clamart et Bagneux, surtout derrière le fort d'Issy.

A chaque instant ils s'arrêtaient, chargeaient leurs fusils et tiraient au hasard. C'est ainsi qu'ils ont dépensé le peu de munitions dont ils disposaient.

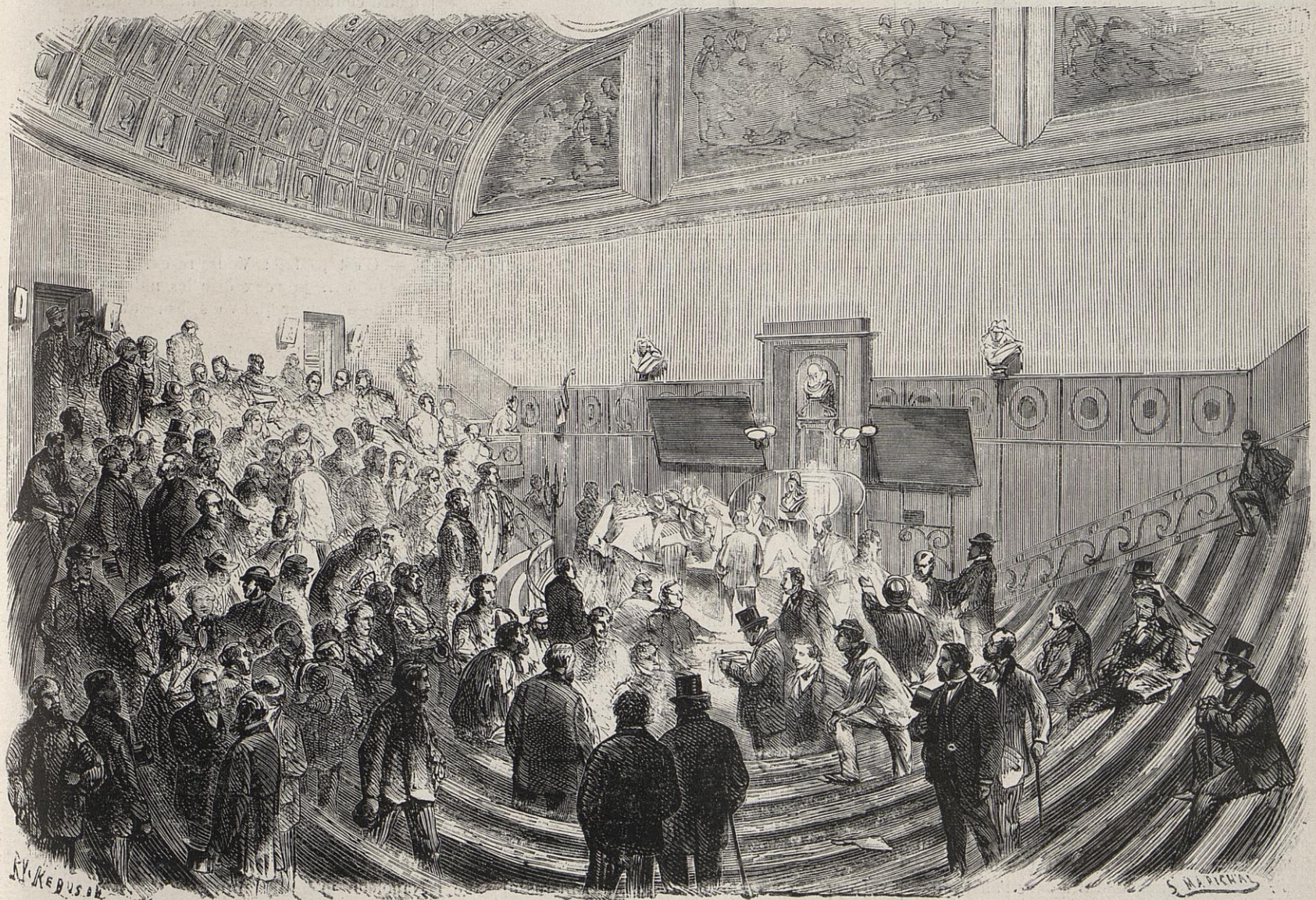
Arrivés aux portes de Paris, qu'ils ont trouvées fermées, ils ont sommé les gardes de leur ouvrir. Les gardes, qui avaient reçu des ordres, et qui avaient suivi du regard toutes les péripéties de cette débandade,



AUTOUR DE PARIS. — Arrivée des réfractaires de Paris à Nogent-sur-Marne. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)



PARIS. — Obsèques des gardes nationaux fédérés tués à Courbevoie. — Passage du cortège à la Madeleine. — (D'après nature, par M. Vierge.)



PARIS. — Séance du Comité de conciliation du 6<sup>e</sup> arrondissement à l'amphithéâtre de l'École de médecine. — (D'après nature, par M. Rykebusch.)

des ordres, et qui avaient suivi du regard toutes les péripéties de cette déba-

AUTOUR DE PARIS. — Arrivée des réfractaires de Paris à Nogent-sur-Marne. — (D'après nature, par M. Rykebusch.)

Des que l'armée de Versailles s'est avancée sur la redoute, le désor-

dade, ont refusé. Alors les gardes nationaux fuyards ont armé leurs chassepots. Tous les postes intérieurs se sont hissés sur les bastions tenant leurs fusils armés, et une lutte meurtrière se serait engagée, si les fuyards n'avaient mieux aimé s'éloigner de ces portes inhospitalières pour tenter une rentrée moins dangereuse par les portes lointaines qui s'ouvrent encore de deux heures en deux heures.

L'autre moitié des gardes nationaux restés sur le plateau de Châtillon et les abords s'étant débarrassée de tous ceux qui manquaient de l'audace nécessaire, s'est rassemblée et a décidé de marcher en avant.

Cette armée — ils étaient de dix-huit à vingt mille — s'est dirigée sur Versailles, chacun se ralliant selon ses goûts et ses instincts aux bandes qui l'entraînaient. Ils ont opéré en tirailleurs et sont arrivés vers le soir à trois kilomètres de Versailles, à l'endroit que l'on appelle la Ferme, dans les environs de Chaville.

Là, se trouvant sans munitions, sans appareils de campement, sans nourriture, exposés à chaque instant à quelque attaque imprévue, ils ont dû se replier sur Paris.

C'est ce qu'attendaient des détachements qui les guettaient aux abords de Versailles.

Aussi sans abuser de sa force, l'armée de Versailles se contenta-t-elle de faire le plus de prisonniers possible et de rabattre le reste dans leurs retranchements de Clamart, après s'être emparée de la redoute de Châtillon, construite par les Prussiens.

C'est du Bas-Meudon, le matin vers sept heures, que sont parties les premières attaques. La lutte s'est agrandie tout de suite. Meudon, la terrasse du château ont été couverts de batteries appartenant aux troupes. Dans la direction du bois, aux Moulineaux, au Val-Fleury, il y a eu des combats de bandes à bandes qui ont été très-meurtriers.

Les troupes qui faiblissaient se refugiaient dans les maisons; on les y poursuivait jusque sur les toits. On lutta corps à corps sur certains points; les mitrailleuses et les canons frappaient de toutes parts. C'est alors que les fédérés de la Commune se sont engagées sur la route de Châtillon par Clamart et par Fleury, où campait déjà un détachement parti du fort d'Issy. Les rues du Val-Fleury, le bois de Meudon, le Moulin-de-Pierre, la gare de Clamart, sont bombardés par l'artillerie versaillaise. Le fort d'Issy y répond régulièrement.

Pendant la nuit, on lui avait restitué les pièces de canon dont on l'avait désarmé depuis le siège, et dans un bouquet d'arbres, dans le contre-bas du

fort, le général Cluseret avait fait établir de nombreuses batteries.

Les gardes nationaux, au nombre de 16,000 au moins, se massèrent derrière le fort d'Issy, s'embarassant mutuellement par des évolutions maladroites et mal ordonnées, faute d'officiers.

Vers deux heures, le 120<sup>e</sup> bataillon attaqua le château de Meudon. Les troupes présentes l'accueillirent avec une terrible fusillade. Le combat continua dans la direction de Châtillon. Les batteries établies au Val-Fleury ne discontinuèrent pas leur feu. C'était une seconde affaire semblable au désastre du 13 octobre. Seulement, au lieu des Prussiens, on avait affaire à des Français. La discipline encore une fois avait eu le dessus.

Nous ne saurions appeler cela un succès, car entre français il ne peut y avoir de victoires ni de héros, il n'y a que des désastres et des victimes.

Une des scènes les plus tristes de cet épouvantable guerre civile, c'est, à coup sûr, celle du retour des blessés à la porte d'Orléans. La foule, une foule anxieuse, profondément navrée, se pressait aux abords de cette porte. C'était un père, un mari, un fils ou un frère que les malheureuses femmes qui se trouvaient là venaient réclamer aux frères brancardiers, dont le zèle, en cette circonstance, a été absolument digne.

La plupart des blessés ont été ramenés par ces hommes dévoués, et aussi par leurs compagnons d'armes et par des femmes. Toutes les voitures des environs avaient étéquisitionnées à cet effet.

Que de larmes et que de désespoir! Les curieux, et ils ne manquaient pas en cet endroit, ne dissimulaient pas la vive émotion que leur inspirait cet affreux spectacle.

Ici, c'était une mère qui se jetait éperdue au cou de son fils expirant; là-bas, une femme, folle de douleur, qui retrouvait sur un brancard un mari ou un frère: scène horrible et dont le souvenir ne peut s'effacer de l'esprit de ceux qui l'ont vue.

C. E.

## M<sup>GR</sup> DARBOY

M<sup>GR</sup> Darboy, archevêque de Paris, a été arrêté le 4 avril, à quatre heures de l'après-midi, avec sa sœur et tout le personnel de son palais archiépiscopal. On n'a laissé que la femme du concierge qui a été en quelque sorte consignée dans sa loge.

Il paraît que le prélat était prévenu depuis plusieurs heures qu'il devait être arrêté, et, qu'au

lieu de fuir, il a attendu patiemment ceux qui n'étaient chargés de ce mandat.

Conduit à la préfecture de police, l'archevêque de Paris dut comparaître devant M. Raoul Rigault. Vous devinez ce qui se passa; du reste, les journaux l'ont raconté. M<sup>GR</sup> Darboy, avec une mansuétude parfaite, voulut parler, et, selon son expression, appela les personnes présentes: « Mes enfants!... » — Ici, lui fut-il répondu, il n'y a pas d'enfants, il y a des magistrats.

Le prêtre s'inclina donc devant la volonté des magistrats et demanda seulement à communiquer avec sa famille, ce qui lui fut accordé.

On prétend que l'archevêque de Paris a été transféré de Sainte-Pélagie à Mazas; cependant cette nouvelle ne s'est pas confirmée.

Quoi qu'il en soit, cette arrestation a causé la plus vive émotion dans la pauvre et chère capitale.

C. E.

## LES JEUNES RÉFRACTAIRES

Un décret de la Commune, publié dans l'*Officiel* de Paris, menaçait de désarmement et de la perte de ses droits civiques tout garde national réfractaire.

Un second décret englobait dans les bataillons de marche tous les hommes valides de dix-sept à trente-cinq ans.

Dans un troisième décret, le plus récent, le citoyen Cluseret, délégué de la Commune à la guerre, « considérant les patriotiques réclamations d'un grand nombre de gardes nationaux qui tiennent, quoique mariés, à l'honneur de défendre leur indépendance municipale, au prix même de leur vie, » modifie ainsi le second décret: « De dix-sept à dix-neuf ans, le service dans les compagnies de guerre sera volontaire, et de dix-neuf à quarante obligatoire pour les gardes nationaux, mariés ou non. »

En présence de cette mise en demeure de prendre le fusil et l'équipement déposés depuis le siège, plus d'un Parisien a décampé. Craignant, d'un côté, d'être contraints à servir malgré eux et d'être conduits de force au combat, redoutant les peines afflictives, prison, visites domiciliaires, etc..., se sentant incapables, d'un autre côté, de se soulever jusqu'à la révolte et de lutter contre le décret de la Commune, ces francs-fleurs, bien plus excusables que ceux du siège, ont dépensé pour échapper au décret plus de ruses que n'en avait dans sa besace le renard de La Fontaine.

Les uns ont désarmé un poste de gardes natio-



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XX

J'ai nommé tout à l'heure le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély.

M. le comte venait quelquefois, lui aussi, au foyer des artistes; il ne dédaignait pas de causer avec moi. Il avait su ma conduite dans l'affaire des Philadelphes, et il me témoignait quelque estime.

Une fois, il me dit, en m'attirant vers une embrasure de fenêtre :

— Votre emploi doit vous laisser des heures de loisir?

— En effet, monsieur le comte.

— Et ces heures, reprit-il, vous les employez sans doute de manière à augmenter vos modestes ressources?

— Autant que je le peux, répondis-je.

— Vous faites des copies?

— Quelques-uns de nos auteurs veulent bien me donner leurs manuscrits à transcrire.

— C'est ce que je voulais dire... On vous confie des travaux tout particuliers. Eh bien, monsieur Chanvallon, voyez comment cela se trouve; j'ai justement un travail de ce genre-là à vous confier.

— Trop honoré, monsieur le comte!

— Un de mes amis... intime... très-intime..., mêlé à des événements importants, et sur le point de quitter la France... peut-être pour quelques années... m'a remis des notes précieuses, en m'autorisant à les mettre en ordre et à en tirer un double.

— C'est d'un esprit prudent, observai-je.

— Mais ces notes, vous le comprenez, ne peuvent passer de mes mains qu'entre celles d'une personne absolument sûre et discrète, d'un copiste...

— Capable, au besoin, d'oublier ce qu'il a copié, dis-je en souriant.

— Précisément.

— Votre ami et vous, monsieur le comte... vous et votre ami, vous pouvez être absolument rassurés. Je suis la personne qu'il vous faut. Je fais tout machinalement, et la besogne que j'accomplis est celle à laquelle je pense le moins.

— C'est parfait! Vous recevrez prochainement mes notes... je veux dire les notes de mon ami. Inutile d'ajouter que vous les recevrez par une voie anonyme.

— Comme il vous plaira, monsieur le comte.

Ces notes sont restées pendant près d'une année en ma possession.

Sans être absolument compromettantes, elles exhalaient ce parfum d'indépendance auquel jamais nez impérial ne sut s'habituer. On y retrouvait l'esprit du courtisan qui se détend, qui respire, qui se venge.

J'en fis durer la copie assez longtemps, si bien qu'il m'arriva involontairement de copier deux fois le même chapitre.

C'est à cette distraction que je dois de retrouver aujourd'hui le récit assez amusant d'une visite imprévue que l'empereur fit au rédacteur de ces notes, dans la maison de campagne que celui-ci possédait sur les bords de la Seine.

Excusez les fautes du copiste.

Ce jour-là, je savais que l'empereur devait chasser au delà de Poissy, en compagnie du prince Eugène et du grand maréchal du palais.

Quelle chose m'avait dit de me trouver chez moi, prêt à tout événement. L'esprit d'aventure de Napoléon m'était connu: il aimait à surprendre son monde, — mais il n'aimait pas à en être pour ses frais de surprise.

Mon pressentiment ne me trompait pas.

naux à Vincennes, et ont pu ainsi gagner la province.

Les autres ont pris des déguisements à rendre Robert Macaire jaloux.

D'autres enfin se sont cachés dans des bannettes, et ont dû voyager de longues heures à l'état de colis humains.

On évalue à plus de vingt mille le nombre des fugitifs qui ont quitté Paris en une seule journée.

Notre dessin représente la gare de Nogent-sur-Marne où arrivent en masses les pauvres émigrants. Les Prussiens les regardent stoïquement fumant leur bouffarde. Encore heureux qu'ils ne rient pas.

C. É.

## ENTERREMENT

DES GARDES NATIONAUX TUÉS A COURBEVOIE

Jeudi, ont eu lieu les funérailles civiles des blessés des 3, 4 et 5 avril, morts aux ambulances.

En tête du convoi marchait une compagnie de jeunes volontaires Parisiens, suivie de nombreuses compagnies de la garde nationale.

Puis, trois vastes corbillards, ayant la forme d'immenses cercueils, recouverts de draperies de velours noir, semées d'étoiles d'argent. Dans l'espace compris entre les roues étaient peintes des palmes vertes.

Quatre faisceaux de drapeaux rouges couronnés d'immortelles, pavosaient ces chars attelés de quatre chevaux caparaonnés et tenus en main par des employés des pompes funèbres.

Un groupe de membres de la Commune venait ensuite.

Une foule nombreuse se pressait entre les deux longues files de gardes nationaux qui formaient la haie le long du cortège, terminé par un bataillon portant un drapeau rouge frangé d'or et surmonté d'un bonnet phrygien.

Un grand nombre de curieux stationnaient sur tout le parcours de la Madeleine à la Bastille, chacun se découvrait sur le passage des malheureuses victimes.

Arrivés place de la Bastille, les corbillards firent le tour de la colonne, pour remonter le boulevard Richard L noir, le boulevard Voltaire, et arriver par la rue de la Roquette au cimetière du Père-Lachaise.

C'est sur le versant qui regarde le Nord-Est, sur la crête de la colline, qu'avait été creusée la longue

tranchée qui devait recevoir le triste dépôt des trente-sept cercueils entassés dans les chars.

Pendant l'inhumation, les clairons sonnèrent, les tambours battirent aux champs.

MM. Allix et Delescluze prononcèrent chacun une allocution.

La nuit était venue quand on quitta le cimetière, l'œil plein de larmes, pensant à ces pauvres chênes abattus dans la forêt humaine par ce bûcheron sinistre, la guerre civile....

F. M.

## COMITÉ DE CONCILIATION

Il y a huit jours à peine, au moment où la guerre civile éclatait dans toute sa fureur, il se trouva quelques hommes de bien qui voulurent prêcher la paix et la conciliation.

Dans le sixième arrondissement, entre autres, il se forma une sorte de comité qui appela à lui tous les gens d'ordre et de cœur. La première réunion eut lieu, mardi, 4 avril, dans l'après-midi, dans le petit amphithéâtre de l'École de médecine, la foule était grande. Chacun comprenait enfin que l'heure était venue de mettre un terme à cette horrible guerre et de songer à réparer nos désastres, si terribles et si profonds.

Quelques personnes ont pris la parole, et l'idée conciliatrice qui était la base de leurs discours a été approuvée et acclamée par tous.

Cependant aucune résolution ne fut prise ce jour-là.

Le surlendemain, les habitants du quartier lisaient, au matin, l'invitation suivante affichée dans l'arrondissement :

### RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

#### COMITÉ DE CONCILIATION

##### RÉUNION PRÉPARATOIRE

A nos concitoyens du sixième arrondissement.

« Nous sommes arrivés au moment suprême; la lutte fratricide est commencée; déjà le sang a coulé. Au nom de la République, que nous voulons sauver, au nom des franchises communales de Paris, que nous voulons maintenir, nous faisons appel à vous tous, ouvriers, industriels, négociants, artistes.

Créons un comité que nous appellerons d'avance comité de conciliation; réunissons de tous côtés des adhésions; notre exemple sera bientôt suivi par les autres arrondissements, et tous animés d'un même désir, le salut de la Patrie, le salut de la République, jetons au milieu des combattants le cri de paix. Demandons aux deux partis des concessions réciproques, qu'ils sont peut-être prêts à faire; nos listes, couvertes de nombreuses signatures, amèneront une entente. Tous alors nous aurons la joie d'avoir rendu le calme à notre pauvre Patrie meurtrie et sanglante, et d'avoir rallié sous le même drapeau des hommes qui tous veulent travailler à la réorganisation de la France et à l'affermissement de la République. »

Les maires de plusieurs arrondissements, plusieurs députés, des notables se joignirent, en effet, au premier noyau. Mais, malgré plusieurs réunions au même lieu, l'entente si désirée n'a pas encore abouti.

En présence des événements douloureux devant lesquels la France tout entière gémit; en présence de ce sang précieux qui coule par torrents, nous tous, qui soutenons les idées d'humanité et qui voulons qu'elles soient répandues dans le monde, nous devons approuver ces hommes de cœur qui voient tout notre présent, tout notre avenir, le salut de notre pauvre et chère patrie, dans la solution rationnelle de ce problème: la paix, l'ordre, la liberté.

C. E.

## LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

(Suite)

— Ah! fit Paul convaincu, dites-nous cela alors..., est-ce encore quelque histoire des Bleus?

— Que non, Dieu merci, répéta la française, ce n'étaient que des Prussiens, bel et bien! Je ne me rappelle pas trop tout cela, je n'avais qu'une douzaine d'années, mais mon homme et son cousin s'en sont mêlés dans le temps, ils vous le conteront à table, d'autant mieux que dès qu'ils sont ensemble, ils se plaisent encore à causer de ces horreurs.

Il n'en fallait pas plus pour exciter notre curiosité déjà si fort éveillée.

A peine fûmes-nous à table, je mangeai avec appétit un délicieux brochet de marais, bien épicé et

Vers onze heures du matin, trois cavaliers montés sur de superbes chevaux arabes remplissaient de bruit ma petite cour plantée de tilleuls.

C'étaient l'Empereur, Eugène et Duroc.

— Sire, quel honneur pour moi! m'écriai-je en accourant; pouvais-je jamais m'attendre à un tel excès de faveur!

— C'est bon, c'est bon, dit l'Empereur en riant; ne vous hâtez point tant de vous enorgueillir; nous venons ici incognito.

— Incognito, Sire?

— En d'autres termes, ce n'est point un front couronné que vous recevez chez vous, c'est un soldat qui vient passer quelques instants avec un ancien camarade.

— Mon bonheur est plus grand alors que je n'osais le rêver.

— Flatteur!

— A propos, dit Duroc, je vous prévient que Sa Majesté, malgré son incognito, est dans d'excellentes dispositions pour déjeuner.... et nous aussi.

— Je vais donner les ordres nécessaires, dis-je en m'empressant.

Empressement inutile, car le déjeuner était disposé depuis deux heures.

Lorsque je revins au bout de cinq minutes, ce fut pour annoncer que Sa Majesté était servie.

— Dites le comte de Poissy, répliqua Napoléon.

— Le comte de Poissy, soit.

— Louis XV faisait ainsi dans ses parties champêtres; il prenait le nom de la commune sur laquelle il se trouvait.

Et Napoléon était ravi de se modeler sur Louis XV.

— Voilà, dit-il en se mettant à table, un repas impromptu dont Méot se ferait honneur! On ne nous traitait pas ainsi chez M<sup>me</sup> Guillot, rue de Lull.... vous en souvient-il?

— Comment aurais-je pu l'oublier!

— Notre dîner nous coûtait vingt-cinq sous par tête. Une somme!

— Sire, vous étiez alors simple officier....

— Ajoutez: sans traitement.

— Et moi, pauvre avocat sans cause, je rédigeais des brochures critico-politiques qui ne faisaient qu'un saut de l'imprimeur chez l'épicier.

— C'était le bon temps! s'écria Napoléon.

— Je ne suis pas entièrement de l'avis de Votre Majesté, répondis-je.

— C'est que vous avez toujours été un ambitieux!

De la part de Napoléon, le reproche était au moins étrange; et, à ce qu'il paraît, ma figure en témoigna un tel ébahissement que lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

La conversation se continua fort gaiement jusqu'au café.

Napoléon en prit deux tasses.

— Volney me gronderait, dit-il; il affirme que c'est là ce qui me tuera.

On se leva de table.

Napoléon voulut jeter un coup d'œil sur le salon; il s'approcha machinalement de quelques inscriptions dont il était orné.

Je frémis.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il; des vers.... Sont-ils de vous?

— Non, sire, répliquai-je vivement; ce sont des extraits de différents auteurs. Le précédent propriétaire, un original, une espèce de sauvage, qui avait la tête remplie d'un fatras littéraire, les a tracés de sa propre main. Il n'y a rien là qui puisse arrêter l'attention de Votre Majesté.

— Pourquoi donc? dit-il avec son esprit de contradiction accoutumé.

Et s'approchant, il lut :

Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes  
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

(VOLTAIRE.)

Il faut avouer que Napoléon était mal tombé.

Je me mordis les lèvres.

Il se retourna vers moi et me dit avec le plus grand sérieux :

— Voilà deux vers excellents à appliquer aux ex-jacobins... et aux rois qui nous font la guerre.

C'était s'en tirer habilement.

Il passa à une autre inscription, un quatrain de Pibrac :

Je ne vois onc prudence avec jeunesse;  
Bien commander sans avoir obéi;  
Etre fort craint et n'être pas haï;  
Etre tyran et mourir de vieillesse.

Décidément Napoléon jouait de malheur.

— Eh! eh! il y a du bon dans ce vieux style, murmura-t-il en réprimant sa mauvaise humeur.

Il alla plus loin, et lut :



LA RUE CIVILE. — Retour du combat. — Aspect de la porte de Châtillon dans la matinée du 4 avril. — (Dessin de M. Lix.)





PARIS. — Une séance de la Commune dans la salle des Maires à l'Hôtel-de-Ville.

LA GUERRE CIVILE. — Retour du combat. — Aspect de la porte de Châtillon dans la matinée du 4 avril. — (Dessin de M. Lix.)

frit à la poitevine, dans un mélange égal de beurre bouillant et d'huile de noix fraîche. Je n'ai jamais connu de plat que soit plus appétissant.

Nous arrosions nos mets de vins clairs, dépouillés, limpides et doux comme l'ambrosie et qui devaient avoir plus de vingt ans de cave lorsque nous étions nés, Paul et moi, vers la fin de 1830.

## IV

## NOS BONS ALLIÉS

On n'aurait jamais pu supposer, en le voyant à l'œuvre, que Bancroche se fut donné, quatre heures plus tôt, un si vaillant à-compte, à l'auberge de la Flamme-Rouge.

Il dévorait comme les hôtes de Gargantua dans les festins pantagruéliques.

Dès que je le vis près de se calmer, je fis signe à Paul.

— Voyons, Bancroche, dit ce dernier, contez-nous comment l'étang de la Varlopière a conquis son nom de Mare aux Prussiens? Vous ne me l'avez jamais dit.

Il mettait son homme sur le plus agréable de ses thèmes et, circonstance favorable, pendant qu'il était à l'aise devant un festin.

Bancroche cligna de l'œil :

— Ce n'est pas vous qui brûlez le plus de savoir, notre monsieur, dit-il, c'est plutôt votre ami.

Il y a longtemps que je le vois tourner, fit-il en me désignant avec une expression caressante et nous allons le contenter.

Qu'en dis-tu Jean Diot?

Le paysan interpellé approuva gravement du geste.

— Vous voulez donc bien savoir, poursuivit Bancroche, — hé bien, écoutez.

Il fit semblant de tousser pour prendre haleine et commença :

— A la fin des cent jours, j'avais alors 28 ans, je cessai de courir les ajonnières où je vivais comme réfractaire depuis que j'étais appelé en qualité de conscrit sous les drapeaux de la République d'abord, de l'empereur ensuite.

Ce n'était pas que la guerre m'effrayât, réfléchit Bancroche, depuis que j'avais pu porter une arme, j'étais accoutumé aux batailles, à quinze ans, j'avais suivi près de mon père les chouans de Stofflet et de Charette, et monsieur le comte Henry de la Rochejacquelein, — le plus fier des braves, — dit Bancroche en ôtant avec respect son bonnet de laine bure, — M. Henry m'avait dit, en me tapant sur la joue :

— « Fillet, je suis content de toi, tu as le bon sang dans les veines! »

Or, M. Henry ne savait pas ses compliments au hasard, s'il m'appréciait, c'est qu'il m'avait vu à l'œuvre, comme si nous n'avions pas travaillé pour des égoïstes et des ingrats.

La chute de l'empereur me permettait donc, en ma qualité de Vendéen royaliste, de rentrer sans inquiétude dans la légalité.

Mais en revenant en France, après la défaite de Waterloo, le roi ramenait avec lui les armées coalisées.

Il en débarrassa le plus possible les environs de Paris, si bien que toutes nos cités des bords de la Loire, surtout, furent occupées par des garnisons étrangères.

Nous avions des Prussiens partout, à Nantes, Savenay, Ancenis, Saumur et Angers. On voyait des nuées de ces Allemands roides, goulus, luxurieux, stupides... caractères peu sympathiques et d'alliance difficile avec l'esprit français.

On les supportait bien juste.

Ils étaient là pour protéger la royauté... ils déshonorèrent le royaume :

Ils se répandaient par bandes dans les villages isolés, pillant, volant, violant, redoutés bientôt comme la peste et détestés comme elle, si bien, qu'au bout de quelques mois, et au mépris de la protection dont les couvrait le roi, les populations offensées se mirent à les traquer comme des loups enragés.

T'en souviens-tu, cousin Jean Diot?

J'avais 28 ans, mon cousin Jean Diot avait sa sœur Radégonde qui était ma fiancée, nous devions nous marier après les fêtes de la Toussaint, en 1816.

Ma pauvre Radégonde était bien la plus pure et la meilleure des filles du pays.

Un soir que je venais la voir je la trouvai tout éplorée..

La maison de la Varlopière qu'elle habitait, la même dont les ruines se dressent encore au-dessus de cette roche, la métairie, semblait être bouleversée.

Pendant la foire de Montaigu où les hommes de la ferme s'étaient rendus la veille, les Prussiens d'Ancenis s'y étaient donné rendez-vous, ils avaient tout saccagé, et elle avait subi de la part du chef de la bande, le plus cruel outrage qu'on puisse infliger à une honnête femme.

Depuis ce moment, la pauvre Radégonde était comme folle, et le médecin de Montaigu disait qu'elle ne pourrait pas vivre.

Elle expira en effet, un mois plus tard, dans un état de surexcitation épouvantable.

Lorsque la tombe se referma sur elle, reprit d'une voix creuse Bancroche ému, essuyant une grosse larme sur sa joue bronzée, je jurai de la venger.

J'avais longtemps ennuyé les brigands de la Loire. On appelait ainsi de pauvres serviteurs fidèles et proscrits de l'empereur exilé.

Je me sentis tout à coup pris d'attachement pour ces honorables soldats, qui ne méritaient pas la haine aveugle ni les persécutions stupides et féroces dont ils étaient accablés de la part des royalistes.

— Au moins, me disais-je, tant que leur chef nous gouverna, nous étions à l'abri de pareils outrages.

O Radégonde, ces vrais chevaliers m'aideront à te venger!

Je savais qu'il y en avait plusieurs, vivant, cachés dans nos ajonnières, de leur chasse et de la pitié qu'ils inspiraient.

En récompense de nos secours, ils veillaient sur les campagnes. On les avait vus plus d'une fois débarrasser des fermes isolées de l'attaque brutale des alliés du roi, et, grâce à eux, des actes infâmes avaient été punis sinon prévenus.

De temps en temps, ils laissaient ça et là, comme témoins de leur justice expéditive, des cadavres d'ennemis massacrés ou des détroques étrangères pendues aux arbres de nos forêts.

Grâce à leurs services, les proscrits impériaux nous furent bientôt aussi sacrés que nous l'étions aux populations pendant la guerre sainte.

Le soir même du jour où les restes de Radégonde furent confiés à la terre, je vins rôder autour de ce marais, qu'on appelait alors tout simplement l'étang de la Varlopière.

J'avais avec moi Mathurin, l'homme de l'hôtellerie et son frère Joseph, pauvre enfant mal venu, plus rusé que brave, plus malin que fort, mais dévoué corps et âme à ceux qu'il aimait.

Mathurin conduisait le bateau. J'étais faible en ce moment, car je n'avais d'autre force que l'intensité de ma haine.

— Sois donc tranquille, me dit Mathurin et prends courage, ta Radégonde sera bien vengée!

Ce mot de vengeance me remit l'espoir au cœur.

— Nous allons voir le capitaine, continua Mathurin, un bien honnête homme!

En arrivant sous la roche, Mathurin siffla un certain air que j'ai entendu quelquefois, depuis le deuxième empire.

Un sifflet pareil lui répondit.

Sur le front des héros les lauriers se flétrissent.

(CHÉNIER.)

— Allons voir le jardin, dit-il.

— Votre Majesté le trouvera bien petit, prononçai-je.

— Je l'agrandirai.

— Cela vous sera peut-être difficile, Sire.

— Pourquoi?

— Des propriétés voisines... et jalouses...

— Bah! j'ai bien agrandi la France, j'agrandirai bien peut-être un jardin. Tenez la chose comme faite.

— Grand merci, Sire.

— Vous m'avez été utile, et je ne suis pas ingrat, quoi qu'en disent mes ennemis.

— Vos ennemis! m'écriai-je; quels sont-ils?

— Les royalistes, les républicains.

— Votre Majesté s'en exagère le nombre. N'entend-elle pas partout sur son passage ces cris flatteurs, ces vivats prolongés...

— Applaudissements ordonnés par la police, dit Napoléon en haussant les épaules.

— Détrompez-vous, Sire.

— Je dois le savoir, monsieur, puisque c'est moi qui paye.

— L'armée est à vous d'esprit et de cœur.

— Un tiers de mes soldats regrette encore Moreau.

— Vous avez du moins vos sénateurs, vos conseillers d'état, tous ceux qui doivent leur fortune à Votre Majesté.

— Ils seraient les premiers à me tourner le dos si

la fortune me trahissait. Leur fortune? d'êtes-vous. Je leur donne des appointements énormes, c'est vrai, afin qu'ils vivent noblement. Eh bien! j'ai dû forcer la plupart d'entre eux à acheter une voiture. Ils mettent de côté les trois quarts de leurs revenus dans la crainte d'une révolution.

La conversation devenait difficile à soutenir.

Eugène de Beauharnais vint à mon secours.

— Ce bosquet est délicieux, dit-il; et ces statues...

— Oh! oh! ces statues sont un peu avariées, murmurai-je.

— N'importe, elles ont de la grâce, dit Eugène.

— Des ébauches de Coustou.

— Un Jupiter...

— Manchet.

— Un Apollon...

— Bâteurs.

— Une Vénus de marbre.

— Avec une tête de plâtre, répliquai-je.

— C'est un Olympe bien endommagé, dit l'Empereur en riant; je me charge de renouveler vos dieux, lors de ma prochaine conquête... Ah! de nouvelles inscriptions! Décidément, c'était la manie de votre prédécesseur.

Lisons encore :

Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves;  
Mais suivant ce qu'ils sont ils diffèrent d'entraves:  
Les uns les portent d'or et les autres de fer.

(RÉGNIER, satire III)

— Le choix n'est pas incertain, quand on est le maître, ajouta Napoléon.

Sous un roi citoyen tout citoyen est roi.

(RACINE fils.)

— Sottise!... Voyons plus loin :

Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.

(CHÉNIER.)

Un seul moment d'erreur ternit vingt ans de gloire.

(LE MÊME.)

— Chénier! Chénier! toujours Chénier! prononça Napoléon avec humeur; le répertoire du bonhomme est assez restreint.

Je n'avais rien à répondre.

On reprit le chemin de la maison. J'avais fait donner de l'avoine aux arabes. Ils attendaient dans la cour, frémissant, piaffant.

Quelques minutes après, l'Empereur montait en selle, m'envoyant un adieu de la main.

On vient de m'annoncer (1805) la mort de l'homme aux petits écus, — je veux parler de Baculard d'Arnaud ou d'Arnaud de Baculard, comme on voudra.

C'était un long vieillard, qui, malgré les protections de cour et les secours de tous les gouvernements sous lesquels il s'était perpétué, avait toujours vécu dans une presque indigence. C'était également le plus rude emprunteur qui se pût voir. Chamfort affirme qu'il devait trois cent mille francs en petits écus. Le café de la Régence était d'ordinaire l'endroit où Baculard d'Arnaud levait ses contributions.

Il avait eu du talent. Jean-Jacques Rousseau lui a consacré quelques lignes d'éloges. Il était déjà fort

Nous vîmes une corde roulant un panier descendre d'une poulie fichée dans la roche.

Mathurin mit dans le panier des lettres, des pains et quelques bouteilles. Le panier remonta.

Nous vîmes alors amarrer le bateau sous la roche. Nous en retirâmes une grosse couverture de laine remplie d'objets, que des mules de charbonniers avaient apportés la veille aux Quatre-Chemins de l'Oie, et qui étaient destinés à ces braves et malheureux proscrits.

Puis, suivis de son frère Joseph, Mathurin et moi nous montâmes cette lourde charge sur la rampe du rocher.

## V

## LE GUET-APENS

Il y avait, dans cette caverne où nous déjeunions à cette heure, et qu'habite maintenant Jean Diot, quinze hommes vivant en frères sous les ordres d'un autre qu'ils appelaient le Capitaine.

— Hé! fit ironiquement Bancroche, n'étaient-ils pas une fraction de cette société redoutable que le gouvernement du roi Louis XVIII appelait les brigands de la Loire?

Le Capitaine nous reçut à bras ouverts.

— Bancroche, me dit-il, les Français sont pillés, vexés, déshonorés, à la barbe d'un roi paralytique qui ne peut rien contre ses alliés... veux-tu venger ta fiancée?

— Oui, Capitaine.

— Aimes-tu beaucoup ce gouvernement des Bourbons qui ramène avec lui de tels alliés?

— Non, Capitaine, je le méprise.

— Crois-tu que l'empereur eût souffert cela?

— Non.

— Tu as été chouan, jadis?

— Oui, Capitaine, avec activité.

— Et réfractaire?

— Oui, Capitaine, avec obstination.

— Pourquoi?

— Pour ne pas servir l'usurpateur.

— L'usurpateur? fit le Capitaine... En tous cas, ce n'est pas lui ni les siens qui ont jamais laissé souiller le sol adoré de notre France. Lui, régnant, n'aurait pas supporté la couronne sur son front rouge de telles hontes... le crois-tu?

— Oui, lui dis-je, je le erois.

— Il a fallu te blesser au cœur, malheureux, pour te faire distinguer du tyran le véritable ami de la patrie... Es-tu avec nous, désormais?

— Je veux être des vôtres.

Le Capitaine me tendit la main en disant :

— Tu seras vengé!...

Je sais par nos amis que d'autres Prussiens doivent pousser ici une reconnaissance avant la fin de cette semaine; il faut attirer en même temps ceux d'Anceus... te chargeras-tu de le faire?

— Je suis prêt à tout pour venger ma pauvre Radégonde.

— Alors, comment t'y prendras-tu?

— Je leur porterai du poisson demain, et je leur dirai que la Varlopière est abandonnée et que ses habitants n'existent plus; mais j'ajouterai que la ferme contenait des trésors qu'ils n'ont su découvrir, et que leurs compagnons d'armes, qui occupent Savenay et auxquels j'ai coutume de vendre du gibier, avisés de cela, se proposent de venir dimanche recueillir cette aubaine et s'enrichir là où ils n'ont retiré que de maigres profits.

— Ton idée est bonne me dit le Capitaine, elle doit suffire pour allécher ces épais Allemands; avec cela et ma combinaison particulière, je ne doute pas que tout cela aille bien et que tu puisses venger ta fiancée. Va donc, mon camarade, et samedi, avant sept heures du soir, amène ici tous les gars qui t'aiment, nous aurons de quoi occuper tout le monde.

L'important, à mon point de vue, c'est que pas un de ces scélérats ne nous échappe; nous prendrons nos mesures en conséquence.

Pendant que Bancroche contait, l'orage éclatait au dehors, le tonnerre grondait, les éclairs se succédaient rapides et des rafales de pluie crépitaient sur l'étang paisible.

Le Vendéen suspendit un moment son récit, et bourra une pipe noire et courte qu'il venait d'exhumer des doublures de sa peau de bique.

Jean Diot l'imita... Un de ses enfants se leva et prit un tison dans l'âtre.

Bancroche alluma et passa le tison au cousin Jean Diot, puis il lâcha coup sur coup un douzaine de bouffées.

— Il faisait un temps comme cela, reprit-il, à sept heures du soir, le samedi 16 septembre 1816, t'en souviens-tu, Jean Diot?

Le paysan grogna une réponse affirmative et remplit les verres.

Bancroche avala d'un trait :

— Tu étais de ceux qui montèrent la rampe au-dessus de laquelle brûlait le falot allumé par le Capitaine.

Au-dessus de la caverne, dans les bâtiments encore debout de la Varlopière, les Prussiens étaient attablés, nous entendions le bruit de leurs orgies.

Ils étaient tous réunis, ceux d'Anceus et ceux de Savenay, gris comme une compagnie de Suisses.

Ils avaient avec eux une dizaine de gourgandines vêtues en paysannes, que le Capitaine avait fait venir on ne sait d'où, parce qu'elles étaient utiles à ses projets, et qu'elles suivaient, en conséquence, les instructions qu'il leur avait données.

MARCEL COUSSOT.

(A continuer)

## LES CANONNIÈRES

La Commune a fait, la semaine dernière, un appel aux volontaires de la marine, afin de mettre en état les chaloupes canonnières qui ont tant souffert durant le siège. Les engagements se faisaient près du Pont-Neuf, où étaient amarrées les embarcations.

Cette flottille a descendu la Seine jusqu'au pont de la Concorde, où elle a le privilège d'attirer chaque jour une foule de curieux.

La canonnière Farcy, seule, est allée faire des reconnaissances jusqu'au Point-du-Jour, après quoi elle s'est arrêtée près du quai de la Conférence. On l'a baptisée *la Liberté*. Les autres s'appellent *le Sabre*, *la Claymore*, *l'Estoc*, *la Baïonnette*, *la Caronade*, et *la Rapide*.

Aux canonnières est adjointe une batterie flottante armée de six pièces de calibre moyen. Sur le pont, s'élèvent des pyramides d'obus et de boulets.

Des gardes nationaux sont de faction le long du bas-port.

On est en train de repeindre les carènes, de les calfater et de les rebliner.

Les soutes ont été garnies de provisions.

Quelques marins, nouvellement enrôlés, ont revêtu leurs uniformes battant neufs.

Ils s'attendent à partir incessamment sous les ordres du commandant Lattapy.

Hélas! combien ces engins de guerre cuirassés de fer, monstres à gueule de bronze, diffèrent des thébaïdes flottantes sur lesquelles s'embarquent dans nos ports ces jeunes solitaires, au front joyeux, au rire clair, qui vont échanger au delà des mers les produits de la mère patrie!... Tristes instruments de guerre civile, ils vont vomir leurs obus contre des Français! Oh! non, comme l'a dit un de nos plus éminents confrères, non, en vérité, notre pauvre France ne ressemblera jamais à personne et ne peut être une nation ordinaire, pas plus dans l'infortune que dans la gloire; elle n'est ni heureuse ni malheureuse à demi; vaincue aujourd'hui et accablée au delà de toute mesure, elle est réduite à

vieux aux approches de la Révolution, mais il était toujours actif, toujours écrivain, toujours larmoyant. On ne savait plus son âge, il tournait au patriarche; on l'avait surnommé *l'Ancêtre de la littérature*. Pourtant il prenait encore des airs de jeune homme. Il fut incarcéré pour une bonne action, qu'on est heureux de rencontrer dans son existence un peu dégradée: il avait donné asile à un émigré, et il comparut devant le Tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta dans un jour d'inexplicable indulgence.

En 1800, je retrouve Baculard d'Arnaud dans le café restaurant de M<sup>me</sup> Simard, à l'entrée de la rue Mouffetard. Il a quatre-vingt-cinq ans environ; il marche un peu courbé, mais son intelligence n'a pas subi d'altération visible. Il parle beaucoup et se tient ordinairement assis dans le comptoir, à côté de la limonadière; il cause de ses voyages, de sa gloire, de l'ingratitude du siècle; il se vante un peu, mais on le laisse dire. Les musiciens et les officiers de la 96<sup>e</sup> lui offrent quelquefois un petit verre de liqueur, qu'il accepte.

Quelquefois aussi, M<sup>me</sup> Simard l'invite à dîner, lui et sa femme. Sa femme est la pétulance même; mais comme elle a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup entendu, on l'écoute sans trop d'ennui, bien qu'elle ait le verbe haut et désagréable.

M<sup>me</sup> d'Arnaud, à ce que raconte un homme de lettres qui l'a vue plusieurs fois, n'aimait pas Voltaire, parce qu'il était, dit-elle, fort laid, fort avare, au point d'enlever, en Prusse, après le souper du roi, des bouts de bougie. « Ce récit, ajoute l'écrivain, sur les lèvres d'une femme chez qui le

mensonge ne paraissait point habituel, malgré son ton excessivement criard, me causa quelque peine pour la gloire des lettres, et je ne pus jamais me décider à l'accepter comme une vérité. »

M<sup>me</sup> d'Arnaud assurait encore que le critique Fréron était très-gourmand. Lorsqu'il dinait en ville et qu'on le chargeait de dépecer le gigot, qu'il aimait beaucoup, il ne manquait jamais d'en réserver pour lui un morceau succulent et énorme. Un jour M<sup>me</sup> d'Arnaud eut la cruauté de lui dire: — Monsieur Fréron, donnez-moi donc, je vous prie, du morceau que vous affectionnez tant et que j'aperçois sous le manche.

Baculard d'Arnaud n'était guère aimé et encore moins estimé, si j'en juge par le portrait que trace de lui un pamphlet de l'an VIII, *Le Tribunal d'Apollon*: « — Taille fantasmagorique, figure lacrymale, habit noir, visage blême, œil bleu terne, perruque qui atteste l'existence de l'ancien régime; nez au vent, soupirs continus. C'est le royaume des romanciers noirs. Hommage à ses talents! et mépris à celui qui a pour créanciers tous ceux qui, dupes de ses larmes à commandement, ont eu la sottise de lui prêter de l'argent! Et à qui n'en a-t-il pas emprunté? L'auteur du *Comte de Comminges* devrait être immensément riche, et les raisons de sa pénurie habituelle sont un problème que nous n'entreprendrons pas de résoudre. »

C'est là, en effet, ce qui a toujours et vivement intrigué le dix-huitième siècle et une partie du dix-neuvième: où a passé tout cet argent? qu'a fait Baculard de tant de petits écus? à quelles œuvres

mystérieuses les a-t-il employés? Les buvait-il ou les mangeait-il?

M. V... m'a raconté des choses extraordinaires sur Baculard d'Arnaud. Il m'en revient une à la mémoire. L'auteur des *Epreuves du sentiment*, qui garda jusqu'au tombeau de risibles prétentions et d'étranges coquetteries de visage, était chauve et très-ridé; chauve, cela ne lui importait qu'à demi, puisqu'il avait adopté l'usage de la perruque; mais les rides faisaient son désespoir. Or, voici la singulière opération à laquelle il se livrait chaque matin, et dont M. V... affirmait avoir été plusieurs fois spectateur: Baculard, de ses deux mains, attirait, amenait, chassait courageusement ses rides vers le sommet de la tête, et, comme une femme fait de son chignon, il les nouait avec un ruban. C'est hiéux!

Baculard d'Arnaud a rompu deux ou trois fois avec ses habitudes mélancoliques pour écrire des gaillardises singulières, entre autres une *Épître à Manon*, qui courut les ruelles du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au fond, c'est un drôle d'homme, qui reste peu compris. On ne sait où le prendre: aujourd'hui dans le ruisseau, décochant des œillades aux viandes rôties; demain, à la cour de Berlin, balançant la réputation de M. de Voltaire; il sort des cafés borgnes pour se rendre dans les couvents. C'est le Protée de la littérature de deuxième ordre.

Son frère est le général d'Arnaud, un des plus braves lieutenants de Napoléon.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

hoire jusqu'à la lie toutes les amertumes. Ce n'était pas assez de la guerre étrangère, de l'invasion, de Paris assiégé, des provinces dévastées, d'une paix douloureuse et nécessaire au prix d'un démembrement, il fallait encore qu'au lendemain et sous le coup de tant d'affreux désastres, un désastre nouveau et plus poignant vint couronner nos humiliations; il faut que l'horrible guerre civile se déchaîne pour achever l'œuvre des Prussiens, et que nous en soyons à nous demander, dans le désespoir de notre âme, si tous les fléaux vont s'abattre à la fois sur nous, si tout ce qui



PARIS. — Enrôlement de marins au Pont-Neuf pour le service des canonnières de la Seine.

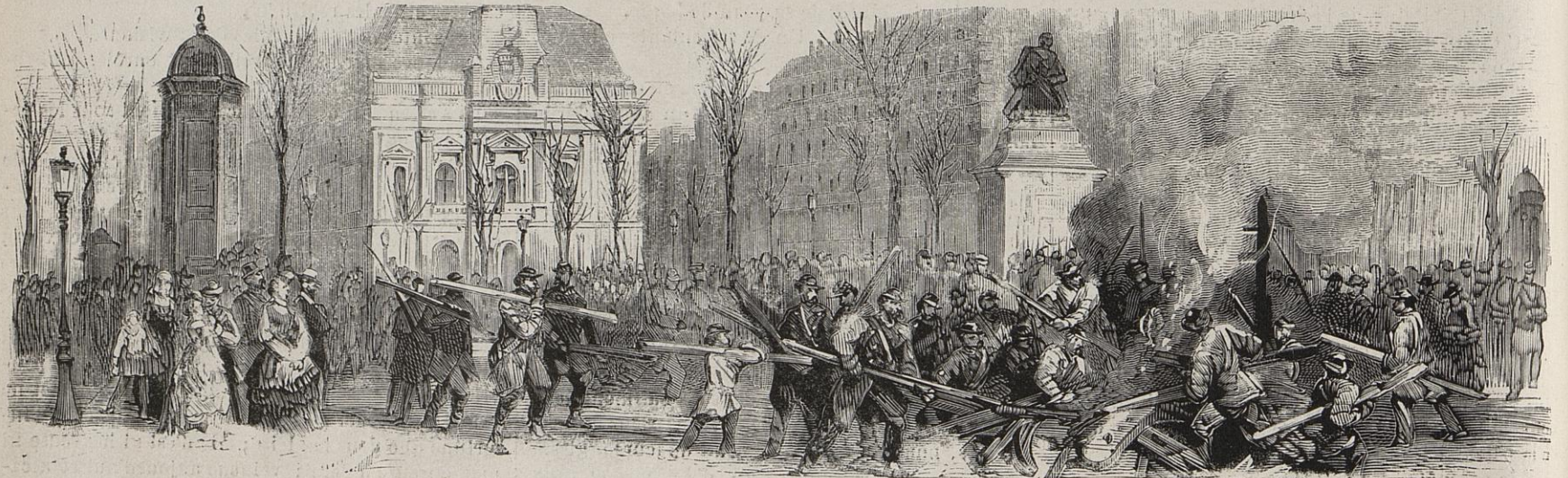
reste de cette patrie sanglante et mutilée par l'ennemi va échapper à la destruction volontaire, au suicide!...

Le dessin que nous représentons, est le moment où le matelots épars à Paris et les marins de la Seine s'enrôlent au pied de la statue de Henri IV, au Pont-Neuf, où les canonnières étaient amarrées ces jours derniers.

F. M.

#### LA GUILLOTINE

Il y a moins de quatre-vingts ans, cet instrument ignoble et horrible, la guillotine, devenait entre les mains



PARIS. — Les habitants du quartier de la Roquette brûlant la guillotine place Voltaire.

du peuple, gonflé de rage et de haine, l'arme horrible de la vengeance; puis l'œuvre de Guillotin fut réservée aux criminels.

Aujourd'hui, beaucoup affirment que ce dernier vestige d'une époque barbare, cette loi cruelle, — la peine de mort, — ne peut subsister dans un siècle de civilisation, de justice, de progrès. Quand viendra ce siècle? car, à coup sûr, ce n'est pas le nôtre; le temps barbare de la guillotine est bien dépassé par l'atrocité et l'injustice qui président à nos hécatombes.

Dans quelle époque barbare a-t-on vu tomber autant de victimes?

D'ailleurs nous



PARIS. — Les blessés de l'avenue de Neuilly amenés à la mairie, transformée en ambulance.

trouvons dans le *Mot d'ordre* des réflexions qui ont fait le tour de la presse, qui peuvent trouver place ici :

« Dans la matinée du 9 avril, le 137<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale est allé prendre le bois de justice, l'échafaud, et l'a transporté sur la place Voltaire.

« Puis il en a brisé toutes les pièces, et, aux applaudissements de la foule, y a mis le feu.

« — A bas la peine de mort! criaient-ils de toutes parts.

« A quoi bon, je le demande, cet auto-dafé accompli sur les bois de justice, si, en détruisant l'échafaud, nous conservons la peine capitale, avec cette seule nuance que



JOURNÉE DU 4 AVRIL. — Prise de la redoute de Châtillon par l'armée de Versailles. — Les fédérés se réfugient derrière le fort d'Issy. — (D'après nature, par M. Sellier.)

A. Batterie versaillaise devant la redoute de Châtillon. — B. batterie parisienne. — C. Clamart. — D. Bat. vers., gare de Clamart. — E. quartier général des fédérés. — F. Bat. vers. du Moulin-de-Pierre. — G. Le Moulin-de-Pierre. — H. Château de Meudon. — I. Fort d'Issy. — J. Chemin couvert. — K. route stratégique. — L. Bat. vers. de Meudon. — M. Bat. par. du fort d'Issy. — N. Bellevue. — O. Bat. vers. des Moulineaux. — P. chemin du cimetière.

la guillotine est remplacée par le chassepot ?

« Les Français sont décidément des êtres surprenants. Ils sont tous d'accord pour proclamer l'inviolabilité de la vie humaine, mais cette inviolabilité consiste à déclarer qu'aucun individu, à quelque sexe qu'il appartienne, et quelque crime qu'il ait commis, ne sera désormais appelé à grimper les degrés de la fatale machine qui a emprunté son nom au docteur Guillotin.

« En revanche, il paraît convenu entre nous, qu'adosser un homme contre un mur et lui envoyer douze balles dans le corps ne s'appelle pas violer la vie humaine.

« Le mode d'exécution ne nous inquiète pas, c'est l'exécution elle-même qui nous préoccupe. Si même il fallait choisir entre le fusil et la guillotine, j'ai idée que je préférerais encore cette dernière, eu égard aux derniers préparatifs, qui exigent un certain temps, tandis qu'il n'y a rien comme une arme à feu pour rayer avec promptitude un citoyen du nombre des vivants.

« La terrible guerre que nous traversons n'établit que trop irréfutablement la vérité de ce que j'avance. »

Pourquoi ne pas espérer que le peuple comprendra enfin que le principe de l'inviolabilité de la vie humaine n'est grand qu'à la condition d'être absolu ? N'a-t-il pas crié, en brûlant l'échafaud : — A bas la peine de mort ?

## LES BLESSÉS DE L'AVENUE DE NEUILLY

Depuis quelques jours, Neuilly est livré à toutes les horreurs du bombardement. On s'est battu et l'on se bat encore dans ses rues, et les obus pleuvent dru comme grêle sur ses maisons. Aussi les victimes sont-elles nombreuses. Toutes sont transportées à la mairie. Là, les parents, les amis viennent reconnaître et soigner les blessés. La plupart d'entre eux sont des hommes d'un certain âge, des pères de famille.

Il y a, ou mieux il y avait, en moins grande quantité, de très-jeunes gens. Presque tous étaient affreusement mutilés par les balles et les éclats d'obus.

Les blessures faites par les boulets et les obus sont horribles.

Le boulet arrache un membre du tronc, ouvre la poitrine, déchire l'abdomen. Les mutilations de l'obus font du corps un épouvantable mélange de lambeaux qui laisse à la victime assez de vie pour qu'elle se sente mourir.

Heureusement, à Neuilly, les médecins n'ont pas manqué, et les héros de la charité que nous avons vus dans tous nos champs de bataille, les frères au rabat blanc, ont pu, au péril de leur vie, mettre à l'abri tous les malheureux atteints dans cette fatale journée.

Spectacle affreux, en vérité, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée exacte.

## DE FRÆSCHWILLER A PARIS

NOTES PRISES SUR LES CHAMPS DE BATAILLE

PAR ÉMILE DELMAS

L'histoire de cette guerre ne peut encore être écrite; quelques-uns de ses plus grands faits restent à l'état d'énigme; les trahisons, s'il en existe, ne sont qu'à moitié démasquées. L'ombre qui la couvre est aussi vaste et aussi obscure que la fumée d'un champ de bataille. Le temps la dissipera par degrés; il précisera ses incertitudes, rattachera les effets aux causes et les responsabilités aux désastres. En attendant, l'enquête commence, les rapports arrivent, les relations s'accroissent. De leur mêlée contradictoire, la vérité surgira. Parmi les récits déjà publiés, je n'en sais guère de plus saisissant que le petit volume de notes recueillies par M. Emile Delmas, infirmier volontaire d'un comité de Mulhouse,

sur quelques-uns des champs de cette guerre à jamais maudite.

De Frœschwiller à Paris, en passant par Bitché, Saverne, Verdun, Conflans, Saint-Privat, Gravelotte, Pont-à-Mousson, Reims et Laon, M. Delmas a suivi les étapes lugubres de notre armée, stations d'une marche au supplice, désespérée dès les premiers pas. Une pitié ardente, une émotion généreuse animent ces pages empreintes du sang des batailles, écrites en quelque sorte sous la dictée des mourants. Il s'y joint encore l'intérêt d'un témoignage présent et direct, éclairé par une sagacité remarquable. Parcourons rapidement ce livre si dououreusement instructif. Il fait entrevoir, en partie, par des détours qu'on sent se rejoindre, l'enchaînement des fautes innombrables dont se composent nos malheurs.

L'affreuse originalité de cette guerre est d'avoir été une catastrophe perpétuelle : défaites sur défaites, écrasements sur renversements, le prologue aussi tragique que l'épilogue. C'est comme une enfilade de guets-apens et de pièges que l'armée traverse, en y laissant son sang et ses membres, jusqu'à ce qu'elle vienne, mutilée et agonisante, se faire achever dans l'abattoir de Sedan.

Dès son entrée en campagne, M. Delmas assiste à la déroute de l'armée de Reichshoffen, rentrant à Strasbourg. — « Quel spectacle effrayant ! Pêle-mêle, le regard sombre, effarés, fantasmes, zouaves, dragons, turcos, se pressent et se heurtent sous l'étroite voûte. Ils portent sur leur visage comme un reflet de sinistre épouvante. Nul ne les interroge, tout le monde a compris. Ils passent en silence, le regard fixé vers la terre; et si, par aventure, l'un d'eux lève les yeux sur la foule, il les baisse de nouveau précipitamment vers le sol. Brisés de fatigue, car ils ont marché toute la nuit, ils ont jeté sacs, casques, fusils, cuirasses. Quelques-uns témoignent par un bandage ensanglanté de leur présence dans la mêlée; d'autres, épuisés, sont étendus sur des chars et dorment d'un sommeil pesant. Des turcos sont accroupis sur des chevaux qui n'avaient plus de maîtres; à côté d'eux, des paysans effarés, perdus dans ce lugubre cortège, rentrent sur des chariots leurs meubles et leurs fourrages. Un dragon passe fièrement, portant haut sa tête couverte de sang figé; des fantassins sont montés en croupe derrière des cavaliers, qu'ils serrent convulsivement pour ne pas tomber. Ils n'ont plus leurs armes; au milieu d'eux pas un seul officier : on dirait un troupeau sans maître ! Il semble qu'un effrayant cataclysme les ait tous frappés de terreur. C'est un mélange sordide d'uniformes souillés de boue, aux couleurs flétries par la pluie ou par la poudre. Le désastre doit être immense. A voir passer ces épaves humaines, une indicible angoisse envahit nos cœurs attérés. Ils défilent ainsi pendant une heure qui dure un siècle, et nous entrevoyons, pour la première fois, le spectre hideux de la déroute. »

Trente-cinq mille contre cent-vingt mille, ce fut dans cette disproportion effroyable que l'armée française se battit, dix heures durant, à Reichshoffen. Ici, du moins, comme à Waterloo, la bataille fut glorieusement perdue. La charge des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> régiments de cuirassiers, à travers Morsbronn, sous le feu de cinquante pièces de canon, vaut la charge des cuirassiers de Milhaud contre le plateau de Mont-Saint-Jean. Même fureur héroïque, même dévouement acharné, même emportement vers la mort. Mais que pouvait l'héroïsme contre l'armée nouvelle de quarante mille Badois, se précipitant, à la nuit tombante, sur nos régiments démantelés, débordant leur droite et disloquant la bataille ? Comme toujours, les Allemands arrivaient au moment voulu, à l'heure fixée par le chronomètre fatal qui semble avoir réglé leurs mouvements durant toute cette guerre. M. Delmas, qui rencontra, quelques jours après, leurs légions en marche, décrit en traits frappants, le mécanisme sûr et terrible de leur discipline : — « Le défilé de l'invasion allemande se continue depuis trois jours, sans interruption. Toutes les routes sont noires de troupes; on dirait d'une fourmilière active, rapide, silencieuse. On n'entend pas un cri, pas un chant, et cependant ils doivent avoir l'ivresse de leur victoire. Mais la discipline est gravée dans tous les cœurs, et pas un homme ne s'écarte des rangs. Il n'est pas,

dans toute cette armée, un bas officier qui ne soit muni d'une carte minutieuse du pays envahi. Partout, pendant toute la campagne, quelque corps d'armée que nous traversions, nous aurons à le constater. Ces cartes indiquent non-seulement les routes, mais même les chemins vicinaux et les sentiers qui raccourcissent les distances. Les sous-officiers qui commandent des groupes détachés ne sont point obligés de recourir aux habitants pour en faire leurs guides. Si une bifurcation les embarrasse, ils consultent le poteau indicateur, contrôlent la direction sur leur carte, et l'escouade se remet en marche sans hésitation, sans arrêt, avec la paisible assurance que donne la certitude de ne point se tromper. Les ordres des officiers, lancés d'une voix ferme et gutturale, sont exécutés en silence; et leur foule s'écoule, se dirigeant sur les passages des Vosges. C'est là, pensons-nous, que les difficultés et les hésitations commenceront pour eux; c'est là qu'ils trouveront des obstacles naturels décuplés par la main de l'homme; c'est là que leur effort se brisera. Vaine espérance que nous ne devons pas conserver longtemps ! Les passages seront libres, trois jours suffiront aux Allemands pour franchir ce rempart de granit, sans une heure d'arrêt ou d'incertitude, sans brûler une seule cartouche. »

Pendant que l'invasion allemande marchait la carte à la main, comme sous la conduite d'un guide infailible, le général commandant le 2<sup>e</sup> corps expédiait de Saint-Avold à Paris ce télégramme éfaré : — « Le Dépôt envoie énormes paquets de « cartes inutiles pour le moment; n'avons pas une « carte de la frontière de France. Serait préférable « d'envoyer en plus grand nombre, ce qui serait « utile, et dont nous manquons complètement. » L'étranger entrait en France comme dans un domaine longuement exploré, tandis qu'une armée française errait en tâtonnant sur le seuil de la patrie envahie.

Il faut insister sur cette discipline prodigieuse de l'armée allemande, parce que c'est la force qui nous a vaincus, et que la France ne se relèvera qu'en s'assimilant ce puissant ressort. Quelques jours après, M. Delmas côtoie de nouveau l'invasion en marche, comme un fleuve un instant quitté, dont il retrouverait l'intermittent courant. — « Le défilé de l'armée d'invasion se continuait dans son immuable et silencieuse régularité, et pendant les trois ou quatre jours que nous consacra à Frœschwiller, il ne subit pas d'interruption, même pendant la nuit... Il y avait là des Bavaois, des Poméraniens, des Silésiens, des Polonais; cavalerie, artillerie, infanterie. Toutes ces troupes défilaient en silence, dans la boue liquide des routes, sous la pluie et le vent, sans prononcer une parole, sans proférer un murmure, marchant de ce pas mesuré et lent en apparence, mais aussi rapide, en réalité, que notre pas accéléré. Pas un son de tambour ou de trompette ne troublait le silence que rompait seule, irritée sans doute d'avoir à se produire, la voix de ses chefs, âpre, brève, uniforme, comme s'ils avaient tous dans le larynx une corde vocale d'ordonnance. Canons, caissons, fourgons de vivres, voitures d'ambulance, chars de paysans allemands ou alsaciens requis pour le transport des subsistances et des fourrages, tout ce monde s'écoulait comme un fleuve. Nous admirions la légèreté de leurs canons d'acier, de cette couleur grise et froide qui donne à certains yeux le pouvoir de faire frissonner. Quand il pleut, on recouvre la pièce d'une chemise noire en toile cirée, qui lui prête un aspect encore plus sinistre. Six chevaux sont attelés à chaque pièce, trois suffiraient à la traîner sans effort. Les chevaux sont d'une race nerveuse, aux jambes fines et saines, de belle taille; leur robe est d'un bai-brun lustré. Il en passe ainsi des milliers, tous pareils, et nous comptons bien peu d'attelages médiocres. La charronnerie et la carrosserie sont sobres et solides, uniformément peintes en gris clair, avec les ferrements en noir; des forges de campagne, soigneusement outillées, accompagnent chaque batterie. Tous ces hommes ont le même teint blond, le même casque, le même pas, le même mutisme; toutes les voix qui commandent ont le même timbre; tous ces équipages sont gris, tous ces chevaux se ressemblent comme autant de photographies. Les premiers jours, nous éprouvons à les

voir et à les entendre passer, l'impression agaçante et énervante que produit le bruit d'un moulin ou d'une machine à battre. Nous songeons aussi, avec douleur, que tant de force amoncelée se dirige vers le cœur de la France. Ils vont en effet franchir les Vosges, en enlevant sur leur passage les forts de Lichtenberg et de la Petite-Pierre, qui, dans notre système de défense, relient Bitché à Phalsbourg. »

Ces Vosges qu'allait franchir l'invasion, l'incurie du gouvernement les avait laissées sans défense. A sa grande surprise, l'armée du prince royal trouva le chemin de fer de Strasbourg à Paris et le tunnel de Saverne intacts. On n'avait pas songé à faire sauter ce tunnel qui aurait encombré sa marche d'inextricables obstacles. Sans avoir à remplacer un rail ou à visser un boulon, l'armée prussienne put franchir le rempart naturel des Vosges, par la trouée de Saverne, et occuper, sans coup férir, Lunéville et Nancy. Nulle part, dans les Vosges, une tranchée creusée, un arbre abattu; toutes les voies libres, comme des portes ouvertes à deux battants devant l'ennemi. Quelques heures de travail auraient suffi pour les rendre impraticables à ses canons, inaccessibles à sa cavalerie. Les communes indignées suppliaient qu'on les autorisât à détruire les routes, à y amonceler les troncs d'arbres. A leurs instances redoublées le télégraphe répondait, de Paris, par d'ineptes n'avaient ressemblé de si près à la trahison.

Cette incurie s'étendait à tout. A Frœschwiller et au château de Durckheim, M. Delmas trouve des officiers de zouaves et de chasseurs soignés par des chirurgiens français prisonniers. Prisonniers! pourquoi donc? — « Demandez-le au premier soldat allemand que le hasard mettra sur votre route; il vous répondra que nos chirurgiens n'ayant pas, par dédain ou par ignorance, arboré le brassard international, ils n'ont pas eu le bénéfice de la neutralité qu'il confère, en vertu de la Convention de Genève, et se trouvent prisonniers de guerre. Si vous posez la même question à nos soldats et à beaucoup de nos officiers, leur embarras est naïf: ils ne connaissent même pas le brassard, nous prennent pour des francs-tireurs, et s'étonnent de la liberté dont nous jouissons. N'est-ce pas là un signe caractéristique de cette période d'insouciance, d'indifférentisme et de dédaigneuse ignorance? Une convention internationale entre les premières puissances de l'Europe, règle les conditions dans lesquelles seront neutralisés toutes les personnes et les objets affectés au service des blessés. Quelles que puissent être les difficultés que présente son application sur les champs soupçonneux et inflexibles de la guerre, l'humanité l'emporte, le principe de la neutralité est admis; et, pour en jouir, il suffit de porter à son bras ou d'arborer sur son fourgon un humble morceau de toile blanche avec une croix rouge. Eh bien, dans toute notre armée, quoique la France ait signé la convention, pas un soldat ne connaît cet insigne et n'a d'ordres pour le respecter! Les officiers eux-mêmes, sauf de rares exceptions, l'ignorent. Quant à nos chirurgiens, quelques-uns sont confus de l'avoir oublié, d'autres avouent et regrettent franchement leur ignorance. »

Ainsi, le gouvernement, en déclarant cette guerre formidable, n'avait pas même pris souci d'instruire le soldat, par un ordre du jour à l'armée, des conventions bienfaisantes du champ de bataille, et de lui faire connaître les insignes portés par les hommes chargés de le secourir. Cette négligence incroyable produisait des malentendus que l'ennemi prit pour de sanglants sacrilèges. Les Prussiens ont souvent accusé nos soldats d'avoir tiré sur leurs ambulances: le fait est malheureusement avéré et il ne s'excuse que par cette honteuse ignorance. — « Il nous faut entendre — dit M. Delmas — les plaintes indignées des majors ennemis. Nos soldats ont tiré sur les ambulances et sur les infirmiers prussiens. Nous nous bornons à de stériles dénégations. Comment, en effet, faire croire à nos ennemis que toute une armée n'ait rien su de la convention, quand le dernier de leurs soldats en connaît et en respecte les insignes sacrés? C'est de la confusion que nous éprouvons, une honte patriotique; car, de nos propres constatations, nous devons conclure que leur assertion est exacte. »

Le contraste entre les deux armées se reproduisait

sous tous les aspects. D'un côté, un ordre inflexible, une prévision minutieuse appliquée aux moindres détails, l'abondance et la régularité des munitions et des vivres; de l'autre l'anarchie des services, l'oubli absolu des conditions élémentaires de l'entretien d'une armée, le dénuement et la famine se relayant à toutes les étapes. On se souvient des télégrammes publiés dans les *Papiers des Tuileries*, appels éplorés qui semblent sortir du fond d'un chaos. « Il n'y a à Metz — s'écrie un général — ni sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel. » — « Le quatrième corps — dit un autre — n'a ni canotines, ni ambulances, ni voitures d'équipages pour les corps et les états-majors. » Celui-ci réclame des marmites et des gamelles pour son camp à jeun; celui-là constate que les détachements qui rejoignent l'armée « continuent à arriver sans cartouches et sans campement. » On croirait entendre les cris de détresse de naufragés flottants à des épaves prêtes à sombrer. Nos ambulances étaient aussi dépourvues que nos campements: ni instruments, ni remèdes; le linge même manquait pour les pansements des blessures. Tout au contraire, les ambulances allemandes fonctionnaient, en pleine abondance, avec un ordre parfait. — « Au rez-de-chaussée d'une maison moins maltraitée que les autres, dans une petite pièce reluisante de propreté, nous admirons la pharmacie installée par les chirurgiens allemands. Les étagères couvrent les murs et sont chargées de bocaux soigneusement étiquetés. Tout y est dans un ordre admirable, et bien des villes n'ont point de pharmacie aussi complète. Un jeune major y trône en maître et distribue lestement et sans gaspillage les médicaments qu'on vient chercher de tous les points du village. Une seule voiture d'ambulance, dont les parois se démontent ingénieusement et s'ajustent en un clin d'œil, dans le premier local venu, a suffi pour le transport et l'installation de tout ce matériel. C'est simple, pratique, et l'on sent quelle place importante a prise dans les préoccupations de nos ennemis l'organisation de leurs ambulances. Tout y abonde jusqu'au superflu, et c'est à cette riche abondance que nos blessés doivent, en majeure partie, les secours qui leur sont donnés. Nos chirurgiens français n'ont pas même le nécessaire. »

Les blessés remplissent ce livre, écrit par un infirmier volontaire, M. Delmas fait résolument saigner leurs plaies, crier leurs tortures: je lui sais gré de cette terrible franchise. Blessures atroces, opérations cruelles, agonies affreuses, il décrit tout et il raconte tout. Il ne nous épargne aucune des souillures et des exécutions de la guerre. Le revers de la gloire est étalé là dans toute son horreur. Je ne sais pas d'émotions plus salutaires dans leur énergie que celles qu'inspirent ces sanglants récits. Le lecteur, repoussé d'abord, se sent bientôt repris à les lire, par une sorte de curiosité douloureuse. Comme l'Aleippe des *Confessions* de saint Augustin, qui, entraîné au Cirque par un ami, cachait, pour ne pas voir, sa tête dans ses mains; puis, peu à peu, écarta les doigts et finit par s'enivrer de ses jeux sanglants, on relit ces pages effrayantes, que les yeux rejetaient d'abord. Mais un sentiment tout contraire à celui d'Aleippe vous attache à ces scènes de sang et de larmes. La compassion pour les victimes s'y mêle à la haine des caprices impies qui les ont voués à la mort. On sort de là en se disant que la guerre est le plus grand des crimes, lorsqu'elle n'est pas le plus sacré des devoirs. — De tant de navrantes descriptions, j'en détache une qui les résume toutes, l'agonie du soldat blessé, oublié et inaperçu dans le coin où il est tombé.

« S'imaginer-t-on bien les angoisses du blessé? Assourdi par l'infernal ouragan durant lequel il a roulé sur le sol, il se blottit dans un sillon, car la mitraille pleut tout autour de lui. Le roulement du canon s'éloigne, la fusillade cesse; il cherche à se lever pour gagner le taillis voisin. Mais sa jambe est brisée, il se résigne, déboucle son sac, s'en fait un oreiller, étend sur ses membres sa couverture et il attend. Tous les bruits s'éteignent, le soleil disparaît, la ligne bleue des coteaux de la Forêt-Noire s'efface, la nuit envahit la campagne: plus de doute, il est oublié. Mais quelles sont là-bas, à la lisière du bois, les ombres inquiètes qu'il voit sourdre sans bruit? Combien sont-ils; ces êtres qui se parlent

bas? Le taillis en vomit sans cesse de nouveaux; vers lui une de ces ombres s'avance. L'épouvante l'envahit, il se tait et ferme les yeux. L'ombre approche, elle est là, elle se penche sur lui, il sent que la mort l'effleure. Des attouchements étranges le glacent de terreur. L'ombre tâte ses doigts, n'y trouve rien, et laisse retomber la main; elle retire brusquement le sac de dessous sa tête, qui frappe le sol, et, de ses yeux entr'ouverts, il voit briller l'acier qui tranche le sac et qui tranchera sa poitrine, s'il bouge. L'ombre s'éloigne enfin, fouillant les sillons; le blessé respire. Il tient plus que jamais à la vie: que lui importe de perdre un membre! Ce qu'il faut, c'est vivre. Voici le jour d'ailleurs, on va venir... Hélas! la journée s'écoule, lente, pluvieuse; ses camarades ont cessé de gémir, la seconde nuit se prépare. Alors le désespoir le prend; il pleure, il prie, il blasphème, il tente un effort suprême pour se lever; une douleur aiguë le cloue sur le sol. Dans son délire, il appelle, il sanglote; son œil hagard fouille obstinément cette solitude implacable, sa tête est en feu. « A boire! à boire! » s'écrie-t-il. Le ciel prend enfin pitié de lui, il perd connaissance; la vie se retire insensiblement de ce corps où l'âme sommeille. Encore quelques heures et tout sera fini. Quelquefois le hasard conduit auprès du mourant les chercheurs infatigables, et le quatrième jour après la bataille, des sommets boisés de Morsbronn, deux de nos compagnons ont rapporté vivant encore, sauvé peut-être, un de ces malheureux dont la raison, ébranlée par cette agonie, resta égarée pendant bien des jours. Quelquefois aussi les bras manquent, le vaste champ n'est point partout exploré, et le blessé meurt abandonné. »

On a remarqué dans ce tableau saisissant le hideux détail du maraudeur nocturne penché sur le mort qu'il vole, et sur le blessé qu'il achèvera du couteau s'il lui voit faire un mouvement. Le champ de bataille a en effet ses vampires, il a même ses goules; des femmes se mêlent aux bandes de ces détresseurs de cadavres. Ces loups emmènent leurs louves, plus féroces qu'eux-mêmes, à leur sinistre curée. M. Delmas qui vit à Elsarshausen, gisant à terre dans leurs guenilles, des maraudeuses dont les balles prussiennes avaient fait justice, rapporte à ce sujet, une horrible histoire. — « Dans la nuit qui suivit la bataille de Solferino, un capitaine d'infanterie, laissé pour mort, ranimé par une impression de fraîcheur, revint à lui. Une main avait débouffonné sa tunique, écarté ses vêtements, et le capitaine, convaincu que des soins amis viennent le rendre à la vie, demande d'une voix faible et suppliante: « De l'eau! de l'eau! » Il ouvre les yeux avec peine, en articulant cette prière, et son regard rencontre le regard d'une femme penchée sur lui. Epuisé par cet effort, le capitaine laisse retomber sa tête, attendant le secours: Soudain il reçoit sur les yeux deux coups violents suivis d'une douleur aiguë. La misérable créature, pour qu'il ne pût jamais la reconnaître, lui avait crevé les deux yeux à coups de couteau: Le capitaine fut sauvé néanmoins; il vit encore pour témoigner de son infortune, et si vous la lui entendiez raconter, au frisson d'horreur succéderait en vous un frisson d'impitoyable haine pour le maraudeur. »

Nous n'avons fait qu'effleurer ce petit volume, rempli de faits constatés sur place et de témoignages oculaires. Il entrera, pour sa part, dans le formidable dossier de cette guerre, lorsque son procès s'instruira. Procès de salut public, qu'il faudra pousser à fond et éclaircir à tout prix. On y verra, d'une part, l'étonnant spectacle d'un million d'hommes appelés et concentrés en quinze jours, marchant au combat comme à la parade, culbutant méthodiquement nos armées, exécutant, avec une précision mathématique, les plans dressés, depuis des années, dans le cabinet de M. de Moltke; de l'autre part, trois cent mille soldats à peine, désagrégés par l'indiscipline, affamés et désarmés par une inepte intendance; conduits, sans plan et sans but, à des défaites immanquables. Les victoires que la Prusse a remportées sur nous ont été celles du calcul sur le hasard, de la réflexion sur l'improvisation, d'une armée instruite sur une armée ignorante. La fatalité n'a rien à voir dans nos catastrophes; notre aveuglement a tout fait. — L'instruction primaire

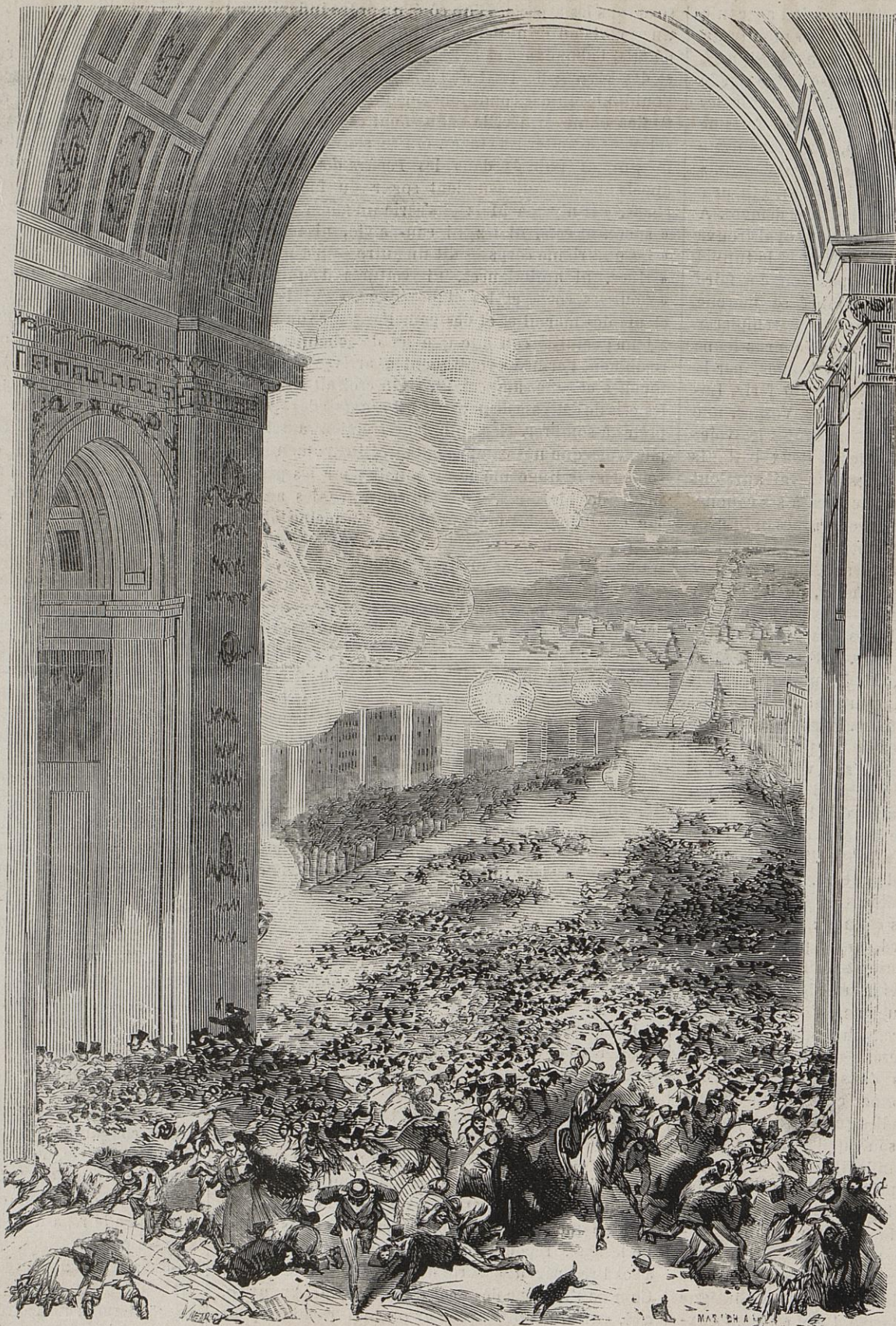
obligatoire, — le service militaire obligatoire sans remplacement, — le rétablissement par tous les moyens de la discipline militaire, la réforme radicale de nos intendances; M. Delmas termine très-sagement son livre par ce premier programme de régénération nationale. — Hélas! la France allait entreprendre cette œuvre de résurrection; elle allait panser ses plaies, retremper ses forces, se remettre à vivre. Et voilà que l'anarchie, avant même qu'elle ait eu le temps de se relever du milieu de ses armées mortes, achève cruellement la patrie blessée.

PAUL DE SAINT-VICTOR.  
(Liberté.)

PREMIER PROJECTILE  
A L'ARC-DE-TRIOMPHE

Le 8, au matin, un feu violent fut ouvert par le Mont-Valérien et les batteries du rond-point de Courbevoie. Cette canonade furieuse avait attiré autour de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile une foule de curieux qui venaient assister au drame épouvantable qui se joue en ce moment.

Les uns étaient tranquillement assis sur les bancs de pierre et cherchaient, au moyen de longues-vues, à distinguer quelque chose; d'autres, plus hardis, grimpaient sur les arbres et les candélabres; tous, il faut l'avouer, croyaient jouir d'une



PARIS. — Le premier projectile à l'Arc de l'Étoile, journée du 8 avril. — (D'après nature, par M. Vier...

sécurité parfaite. Le combat dura depuis environ deux heures, lorsque, soudain, un obus vint frapper l'Arc-de-Triomphe même. Ce fut alors un sauve-qui-peut général. Femmes, enfants, curieux de toutes sortes, se sauvèrent fous d'épouvante.

Mais la curiosité, chez les Parisiens, est à coup sûr plus forte que la peur. Un quart d'heure après, ceux qui s'étaient sauvés le plus vite, revenaient effrontément reprendre le poste ou l'observatoire qu'ils avaient abandonné. C'est ainsi, du reste, qu'il arriva plusieurs accidents dont les conséquences furent terribles.

Un instant après, un autre obus s'abattait sur le trottoir, contre la porte de la première maison à droite, en venant de l'Arc-de-Triomphe. Cette maison avait été précédemment atteinte, du côté opposé, par un projectile qui l'a considérablement endommagée.

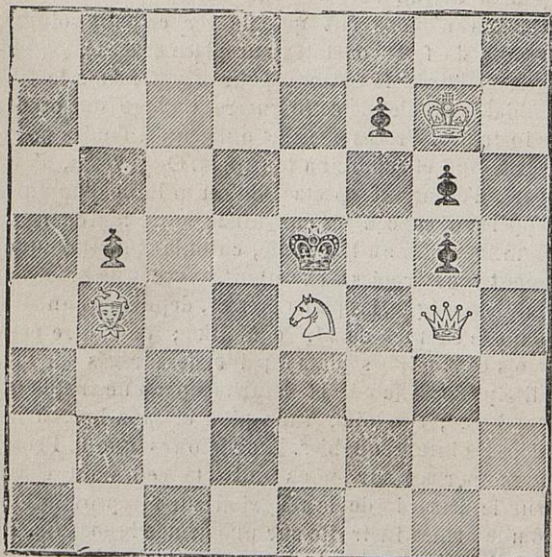
La maison suivante fut bientôt atteinte aussi. Un obus tomba sur son toit et l'effondra.

Enfin, un quatrième obus éclata à quelques pas de nous, sur le côté droit de la place de l'Arc-de-Triomphe, et un de ses débris vint rouler jusqu'à nos pieds.

La foule, comprenant enfin le danger, se retira peu à peu, mais alla chercher d'autres postes pour assister de nouveau à cet horrible spectacle.

PROBLÈME N° 367

COMPOSÉ PAR M. J. BROWN



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 363

- |                         |              |
|-------------------------|--------------|
| 1. F 3 F R              | 1. P 4 T (A) |
| 2. F 4 C                | 2. P pr. F   |
| 3. R 6 C                | 3. P 6 C     |
| 4. P 1 pr P, échec      | 4. R 5 C.    |
| 5. C 2 T, échec et mat. |              |

(A)

- |                         |            |
|-------------------------|------------|
| 2. F 5 T                | 1. P 3 T   |
| 3. C 3 C, échec         | 2. R pr. F |
| 4. R 4 F                | 3. R 5 T   |
| 5. C 5 F, échec et mat. | 4. P 4 T   |

Les solutions en trois coups qui nous ont été adressées sont inexactes. A leur premier coup F 7 F, la réponse des noirs est P 4 T.

P. JOURNOUD.

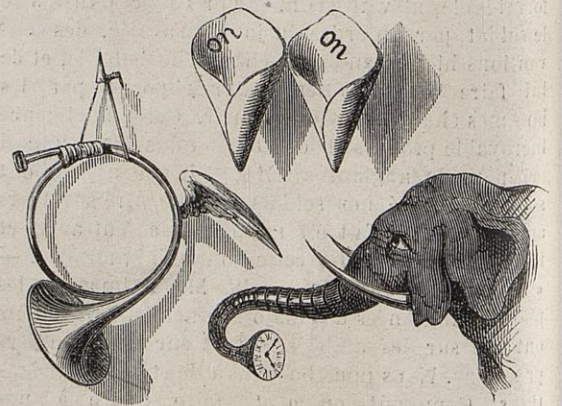
LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR  
4, place du Théâtre-Français, à Paris

LE SIÈGE DE PARIS, souvenirs et impressions, par M. FRANCISQUE SARCEY. — Quinzième édition. — Un beau volume in-18 Jésus avec une carte des secteurs, forts et bastions.

Prix franco: 3 francs

Ce récit intéresse, émeut, déchire. Il est la vérité, la simplicité et l'honnêteté mêmes, et, par cela, la suprême éloquence. Il a été écrit en majeure partie au poste du secteur, sous la dictée immédiate des événements.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le 1<sup>er</sup> mars prendra place auprès de dates les plus fastes de l'histoire de Paris.